E. Richebourg

Les Soirées Amusantes

Janvier

LES

SOIRÉES AMUSANTES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie), en février 1875.

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

ES SOIRÉES AMUSANTES

PREMIÈRE SÉRIE

CONTES D'HIVER

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

I

JANVIER

Quatrième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

UN AMI VÉRITABLE

I

Nous écrivons cette histoire telle qu'elle nous a été racontée.

En 1848, Antonin Raymond était ingénieur des ponts-et-chaussées dans un de nos départements de l'Est. Des ennemis et des envieux — on trouve ces gens-là partout — le desservirent auprès du gouvernement de la République, et il fut destitué. On lui ôtait son pain. Pourquoi ? Il eut la fierté de ne pas le demander.

Peu de temps après, un banquier

à qui il avait confié ses économies — quinze mille francs environ — fit faillite et se sauva en Belgique, les poches bourrées d'or et de billets de banque probablement. Cette perte d'argent, qui n'eût été qu'un accident très-secondaire dans un autre moment, lui fut extrêmement sensible.

Privé de son emploi, sans espoir de trouver facilement une autre occupation, sa position lui parut affreuse, en raison surtout des privations que sa jeune femme, qu'il aimait ardemment, allait être forcée de s'imposer. Le ménage ne possédait plus que quelques centaines de francs; c'était l'existence assurée pendant trois ou quatre mois; mais après ?... Douloureuse question!... Tout cela n'était rien encore. Un troisième malheur — le plus terrible — était réservé à Antonin Raymond.

Il n'y avait guère plus d'un an qu'il était marié. Il avait fait ce qu'on appelle un mariage d'inclination en donnant son nom à une jeune orpheline sans fortune. Du reste, son cœur et sa raison s'étaient trouvés d'accord ; il avait pensé que les précieuses qualités de l'orpheline étaient un trésor, et que ce trésor, généralement trop peu estimé de nos jours, valait bien une dot.

Il n'eut, d'ailleurs, qu'à se féliciter du choix qu'il avait fait. Pendant un an le jeune ménage ne connut que des jours de joie.

Mme Raymond était une de ces natures délicates et sensibles sur lesquelles la moindre impression agit violemment.

Cette sensitive devait se trouver sans force à l'heure des épreuves.

La résignation est la plus sainte, mais aussi la plus difficile des ver-

tus. Mme Raymona s'affecta trop vivement; elle tomba malade et fut obligée de garder le lit. La science du médecin et plus encore la tendresse et les soins affectueux de son mari devaient vaincre la fièvre; malheureusement, le septième jour, une congestion cérébrale se déclara. Après deux jours de souffrances et de délire, la jeune femme rendit le dernier soupir entre les bras de son mari.

Nous renonçons à dépeindre la douleur et le désespoir du malheureux Raymond, nous n'en pourrions donner qu'une idée très-incomplète. Il y a des choses qu'on ne peut traduire dans aucune langue.

Assis dans la chambre de celle qu'il avait tant aimée, devant le lit où avant de l'ensevelir il avait une dernière fois posé ses lèvres sur son front pâle et glacé, An-

tonin Raymond passait de longues heures à pleurer et à gémir. Il appelait la mort à grands cris; mais la mort s'était contentée d'une victime, elle ne voulait pas de lui.

— Ma vie est brisée, se disait-il un soir en jetant autour de lui un regard désolé, la force morale me manque, le découragement est en moi. Où est son sourire qui me rendait si confiant, si heureux? Je n'entendrai plus sa voix qui mettait en moi le courage, l'intelligence, la force et la volonté. L'injustice des hommes m'avait frappé; Claire était là, j'espérais dans l'avenir. Aujourd'hui elle n'est plus; le présent est lugubre et l'avenir sinistre! En la perdant j'ai tout perdu! Je suis anéanti, je ne suis plus rien! Et je dois vivre, j'y suis condamné. Que faire? Que devenir? Où aller? Elle

n'est plus à mon côté pour me dire : « Marche ! si tu chancelles je te soutiendrai, si tu doutes je te donnerai la foi. » Devant moi tout se fait obstacle. Les chemins sont barrés avec des ronces et des épines Le désert m'environne... Hélas ! nul ne m'aime, je suis seul au monde...

A ce moment, un chien braque de la plus belle espèce, qui était couché dans un coin de la chambre, les yeux ouverts sur son maître, se leva et vint, avec son doux regard, poser ses deux pattes sur les genoux de l'ingénieur.

Pourquoi avait-il quitté sa place?

Avait-il compris les paroles de son maître, ou bien était-il las d'attendre une parole ou un regard? Qu'importe! son attitude indiquait une protestation. Sa pose, le mouvement de sa tête, celui de sa queue,

ses yeux intelligents, tout semblait dire :

— Tu te plains à tort, mon maître. Tu dis que nul ne t'aime, que tu es seul au monde, tu m'oublies donc ! Oh ! c'est mal !...

Antonin n'interprêta pas autrement le langage muet du chien.

— Mon brave Médor ! dit-il en caressant de la main la tête de l'animal, je ne pensais pas à toi, je suis un ingrat. Tu as raison ; je ne suis pas seul au monde puisque tu me restes, toujours fidèle et dévoué. Oui, tu m'aimes, je n'en puis douter. Tu me suivras partout, mon pauvre ami, nous ne nous séparerons jamais, tu partageras ma bonne ou ma mauvaise fortune.

Pour répondre à ces paroles affectueuses, Médor se dressa sur ses pattes de derrière et toucha avec sa langue le menton de son maître.

Puis, dans son ravissement, il se mit à sauter joyeusement au milieu de la chambre.

Quinze jours plus tard, Antonin Raymond quittait la province pour se rendre à Paris.

II

A Paris, dans la ville aux grandes ressources, Antonin avait l'espoir de trouver plus facilement un emploi. Il lui fallait absolument du travail, car il n'y avait plus que quelques écus au fond de la bourse, et ils étaient deux à manger, lui et Médor.

Malheureusement, Paris, à cette époque, n'avait guère plus de travail à donner que les pauvres petites villes des départements. Antonin s'en aperçut bientôt. Le rabot et la

scie ne mordaient plus le bois, on n'entendait plus le bruit des marteaux frappant le fer. Industrie, commerce, arts, tout semblait mort. Les ateliers, les usines, les fabriques, avaient fermé leurs portes, et le gouvernement, ne sachant où donner de la tête et voulant faire taire les affamés, envoyait deux cent mille bras casser des pierres au parc Monceaux et à la porte Maillot. Cela n'empêchait pas le peuple mécontent de crier, de se lamenter et, pour un oui, pour un non, de courir aux armes. On n'entendait que clameurs et bruits sinistres passer dans l'air. Quand il se fut bien rendu compte de la situation de Paris, Antonin comprit qu'avant qu'il eût trouvé un emploi convenable, lui et son chien auraient le temps de mourir de faim. Perspective peu rassurante!

Néanmoins, il ne perdit pas courage tout à fait. Il fit de nombreuses démarches qui n'amenèrent aucun résultat. Et le soir, quand il rentrait dans sa petite chambre, las, épuisé, malade, une caresse de Médor le consolait.

Alors il disait en essayant de sourire :

— Espérons, Médor; demain je serai peut-être plus heureux.

C'est en passant constamment d'espoir en espoir qu'il arriva à ses derniers sous, à son dernier morceau de pain; il en fit deux portions : une grosse et une petite. La première était pour Médor. En la lui donnant, les yeux d'Antonin s'emplirent de larmes.

— Mange, Médor, mange, dit-il. Tu n'es pas habitué au pain sec, ni moi non plus, mon pauvre ami; mais aujourd'hui il faut nous en

contenter : Mange, demain nous jeûnerons sans doute.

Le chien avait paru écouter attentivement les paroles de son maître. Il poussa un soupir, regarda tristement son morceau de pain et se coucha auprès sans y toucher.

— Tu fais le difficile, Médor, tu as tort. Demain matin tu seras bien heureux de trouver ce pain que tu dédaignes ce soir, reprit le jeune homme.

Il ramassa le morceau de pain et le posa sur la table à côté de l'autre auquel il n'avait pas encore touché. Alors le chien se leva, il mit ses pattes de devant sur le bord de la table, avança la tête, ouvrit la gueule et prit son souper. Il n'avait pas voulu de la grosse part ; il emporta la petite. Antonin ne put s'empêcher de pleurer.

Il passa une nuit très agitée ; il

se demandait avec effroi comment il pourrait sortir d'une situation si pénible.

Il avait quelques connaissances à Paris.

Il les avait vues les unes après les autres.

Dans deux ou trois endroits on lui avait promis de songer à lui, mais avec l'intention de n'en rien faire. Du reste, avec ceux qui pouvaient réellement le servir, Antonin était d'une timidité extrême. L'aspect du riche déconcerte le pauvre. Le malheureux n'ose pas approcher de trop près les gens heureux. Chez les autres, l'ingénieur avait trouvé beaucoup de bon vouloir; ils ne pouvaient malheureusement lui offrir que cela.

Ils étaient pour la plupart presque aussi pauvres que lui. Ceux-ci souffraient de la crise industrielle, ceux-

là avaient de graves embarras d'argent. Il songea à emprunter une centaine de francs. Où ? à qui? Cent francs! Les trouverait-il ? Il le fallait, pourtant. La misère se montrait à lui meneçante et cruelle. A tout prix il voulait l'éviter.

— J'irai voir Dumont, se dit-il; c'est un ami d'enfance, il a bon cœur, je lui demanderai ce service. Près de lui, je puis parler. Il connaîtra ma position, je ne lui cacherai rien.

Le lendemain, en effet, Antonin alla trouver son ami.

Dumont l'écouta tristement, les yeux baissés.

— Mon cher Antonin, répondit-il, tu ne te doutes pas de la peine que tu viens de me faire. Tu me demandes cent francs, et nous n'en avons peut-être pas cinquante chez nous. Regarde, mon magasin est

plein de marchandises qui ne se vendent pas et qu'il faut que je paie quand même aux fabricants. Pour faire honneur à la signature de mes correspondants, à la mienne, j'ai déjà emprunté des sommes importantes, j'emprunterai encore. La faillite m'épouvante; j'espère ne pas succomber. Jusqu'à ce jour, pas une traite, pas un billet à ordre n'a été en souffrance. Malheureusement le crédit n'est pas illimité. Si la crise dure encore quelques mois, je serai à bout d'expédients, et alors c'est la ruine. Tu le vois, mon pauvre ami. je ne refuse pas de t'obliger. Je suis, au contraire, désolé de ne pouvoir mettre à ton service, comme j'aurais pu le faire, il y a un an, non pas cent misérables francs, mais un, deux et même trois billets de mille.

Ici Dumont prit la main de l'ingénieur.

— Ne t'attriste pas trop, ne désespère pas non plus. Intelligent, travailleur et courageux comme tu l'es, tu ne peux manquer de trouver un emploi digne de ton mérite En attendant, ta pension est chez moi, ton couvert y sera mis tous les jours.

Antonin essaya une objection. Dumont l'interrompit en disant :

— C'est une chose convenue, je l'exige, je le veux. Accorde au moins ce droit à l'amitié. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, tu sais le proverbe : « Quand il y a pour trois, il y a pour quatre. »

III

Un matin, comme l'ingénieur était occupé à écrire quelques lettres

de sollicitations, lesquelles devaient probablement rester sans réponse comme beaucoup d'autres, Dumont entra dans sa chambre.

— Bonne nouvelle! cria-t-il d'un ton joyeux.

— De quoi s'agit-il ? demanda Antonin.

— Je t'ai trouvé un emploi. C'est superbe ! inespéré ! seulement, c'est loin de Paris.

— Hé, mon ami, qu'importe ; j'irai où l'on voudra, même chez les Patagons.

— Oh ! c'est moins loin que cela. Et puisque tu irais en Patagonie, tu iras volontiers à Bordeaux.

— Explique-moi...

— Voici : hier soir, le hasard m'a fait rencontrer dans une maison le propriétaire d'une usine importante. Il se plaignait de ne pouvoir trouver un homme capable

de le seconder dans la direction des travaux qui s'exécutent chez lui. — Il s'agit, principalement, de constructions de machines à vapeur et autres.

Après l'avoir écouté très-attentivement, j'ai pris la parole pour lui parler de toi, surtout des études que tu as faites. Il faut croire que j'ai déployé une éloquence rare, car il s'est écrié : « Voilà mon homme ! » Bref, je viens te prendre pour te conduire chez lui, rue des Filles-Saint-Thomas, à l'hôtel de France et d'Angleterre.

Antonin changea de vêtements à la hâte, et les deux amis se rendirent rue des Filles-Saint-Thomas.

M. Darneton — c'est le nom du constructeur — les attendait. Il adressa plusieurs questions à l'ingénieur et il fut enchanté de ses ré-

ponses, faites avec une assurance pleine de modestie.

— En me parlant de vous hier, dit M. Darneton, votre ami m'a donné de vos talents et de votre personne une opinion très-favorable : maintenant je suis convaincu que vous ferez parfaitement mon affaire. Je quitte Paris après-demain et, je l'espère, je vous emmènerai avec moi. A présent, veuillez me dire à quelles conditions vous consentirez à me suivre.

— Ces conditions, monsieur, seront celles que vous voudrez bien faire vous-même.

— Vous m'embarrassez un peu, reprit le Bordelais avec un sourire ; mais je vais tâcher d'oublier un instant mon intérêt pour songer au vôtre. Vos honoraires seront de quatre mille francs par an et vous aurez — c'est l'expression consacrée — la

table et le logement. Etes-vous satisfait?

— Oui, monsieur, et vous pouvez compter sur mon entier dévouement.

— J'y compte; je me promets, d'ailleurs, de ne pas être en retard avec vous. A après-demain, soyez au chemin de fer à six heures et demie. Surtout ne manquez pas l'heure.

Les deux amis se levèrent et se dirigèrent vers la porte; mais, au moment de sortir, Antonin s'arrêta.

— Pardon, monsieur, dit-il à son nouveau patron avec un peu d'hésitation, j'ai oublié de vous dire...

— Il ne faut rien oublier; dites, je vous écoute.

— C'est que je ne suis pas seul.

— Ah! votre ami, il me semble, m'a dit que vous étiez veuf?

— Je le suis, en effet, monsieur.

— Sans enfant.

— C'est vrai; mais j'ai un chien.

— Un chien! Diable, diable, fit M. Darneton vivement contrarié.

Après un moment de silence, il reprit :

— Il faudra vous en débarrasser, vous le donnerez à quelqu'un.

— Me séparer de mon chien! s'écria Antonin, c'est impossible, monsieur, impossible!

— Comme vous dites cela!... Malheureusement, il y a une raison majeure, qui empêche votre chien de vous suivre; je dois vous la faire connaître. Ma femme avait une sœur cadette qu'elle aimait beaucoup. Un jour cette malheureuse enfant fut mordue par un chien. On soigna la plaie comme une morsure ordinaire. Elle se cicatrisa. Mais un mois plus tard, une horrible maladie se déclara. On courut aux médecins. Il était trop tard. La

pauvre jeune fille avait été mordue par un chien enragé. Elle mourut au milieu d'affreuses convulsions après avoir enduré des souffrances inouïes. Depuis cette époque, ma femme a pris en horreur toute la race canine. Voir un chien, même de loin, suffit pour la faire tomber dans une attaque de nerfs. Un aboiement la fait frissonner et pâlir. Je vous dirai plus encore : si par hasard on parle d'un chien devant elle, on la voit immédiatement changer de couleur, ses yeux deviennent hagards, et ce n'est qu'au bout d'un instant et avec un flacon de sels, qu'elle parvient à se remettre. Tout cela est étrange, mais malheureusement trop réel. Ma femme est une pauvre malade, je le sais; plusieurs médecins très savants ont vainement cherché à la guérir. Le mal est incurable. Tout ce que je puis faire, c'est de

l'entourer de soins et d'affection et de lui éviter les émotions qui la font si cruellement souffrir. Vous savez maintenant, monsieur Raymond, pourquoi vous ne pouvez pas emmener votre chien avec vous.

L'ingénieur était devenu très-pâle. Il poussa un soupir et répondit tristement :

— La fatalité me poursuit, monsieur; mes rêves les plus ambitieux ne m'ont jamais fait espérer une position aussi brillante que celle que vous m'offrez, et je suis obligé d'y renoncer.

— Que dites-vous?

— Hélas! monsieur, je vous l'ai déjà dit : je ne me séparerai jamais de mon fidèle Médor, mon pauvre chien.

— Mais, Antonin, ce que tu fais est insensé! s'écria Dumont.

— Je comprends tout l'attache-

ment que l'on peut avoir pour un animal, reprit Darneton, mais ce que je ne puis admettre, monsieur Raymond, c'est que vous n'ayez pas le courage de faire un sacrifice nécessaire pour sortir de la situation difficile où vous êtes.

— Mon cher Antonin, M. Darneton a raison, dit Dumont; il me semble qu'entre ton avenir, ta fortune, peut-être, et ton chien, il n'y a pas à hésiter un instant.

– Aussi n'ai-je pas hésité... Vous trouvez ma conduite ridicule, insensée; elle l'est en apparence, mais non en réalité. Se séparer d'un chien, d'une bête, l'abandonner, quand la nécessité l'exige, c'est facile, dira-t-on. Eh bien! c'est une erreur. Il y a de ces attaches solides, mises une à une, qui rapprochent parfois une pauvre bête d'un homme malheureux et que rien ne peut briser. Ils

ont souffert ensemble; dans les moments douloureux, la bête a consolé l'homme et celui-ci a contracté, en quelque sorte, une dette sacrée.

Ma raison me dit bien que je puis être ingrat sans être coupable; mais mon cœur la désapprouve. C'est que mon pauvre Médor n'est pas seulement pour moi un chien bon, dévoué, un ami véritable; c'est tout ce qui me reste d'une morte aimée; il est le souvenir. Ma femme l'a élevé, il a grandi près d'elle. Quand j'étais forcé de m'absenter pour un ou même plusieurs jours, ce qui arrivait souvent, il était son garde fidèle. Au retour, il accourait au devant de moi et me conduisait à sa maîtresse avec un air triomphant. Il semblait dire : « Ne t'ennuies plus, le voilà. » C'était le temps des jours heureux. Le malheur vint bientôt. Ma femme mourut.

Je la suivis au cimetière avec des pleurs et des sanglots. On avait enfermé Médor, il brisa la porte de sa prison pour me rejoindre et accompagner aussi sa maîtresse à sa dernière demeure.

Pauvre bête! il m'adressa un regard si suppliant, que je n'eus pas le courage de le renvoyer. Il marcha à côté de moi, derrière la bière, lentement, la queue à terre, la tête pendante et l'œil morne. Quand on eut descendu le cercueil dans la fosse, les fossoyeurs furent obligés de le menacer et de le repousser, pour l'empêcher de s'y précipiter.

L'ingénieur était si ému, qu'il fut forcé de s'interrompre. De grosses larmes traçaient deux lignes humides sur ses joues pâles. Il prit son mouchoir et essuya ses yeux avec un mouvement fébrile.

Son ami et M. Darneton, très-

émus eux-mêmes, s'emparèrent de ses mains et les serrèrent silencieusement.

— Oh! il y a des choses qu'on n'oublie jamais! reprit Antonin. Ce n'est pas tout. Après la cérémonie funèbre, je fus ramené chez moi par quelques amis, qui m'adressaient en vain des paroles de consolation.

Très-tard dans la soirée, je m'aperçus que Médor était absent; je l'appelai, je le cherchai dans toute la maison, dans le jardin et les environs. Depuis le matin, personne ne l'avait vu. Médor avait disparu. — Il reviendra cette nuit ou demain matin, pensai-je; et je ne m'en préoccupai pas davantage. Le lendemain, à midi, il n'avait pas reparu. J'avoue que je fus vivement inquiet. Je sortis pour chercher encore, et je fis inutilement deux ou trois fois le tour de la ville. Enfin, vers cinq

heures, avant de revenir chez moi, j'entrai au cimetière où je voulais m'agenouiller un instant près de la tombe qui s'était fermée sur mon bonheur. C'est là que je retrouvai Médor étendu sur la terre, et poussant des plaintes qui ressemblaient à des sanglots. En me reconnaisant, son regard éteint s'anima, il fit entendre un sourd gémissement, puis, s'étant levé, il se mit à creuser la terre s'aidant avec ses dents et son nez. Il avait déjà fait un trou dans lequel il pouvait disparaître aisément. — Allons, viens, lui dis-je. — Il me suivit, mais je vis bien que ce n'était pas sans regrets. Je rencontrai le gardien du cimetière. « Vous êtes bien heureux, me dit-il, en me montrant le chien, de pouvoir l'emmener. Hier, à plusieurs reprises, et aujourd'hui encore, j'ai essayé de le chasser; mais il n'y a pas eu moyen

de lui faire quitter la place. Je crois que si je m'étais approché de trop près il m'aurait dévoré. » Je m'arrête ici, monsieur, ajouta Antonin en s'adressant à M. Darneton, car je n'ai déjà que trop abusé de vos instants ; mais je ne voulais pas vous quitter en vous laissant une impression fâcheuse.

Permettez-moi de croire que ce que je viens de vous dire est suffisant pour justifier ma conduite à vos yeux.

— Oui, votre conduite est d'un noble cœur ! s'écria M. Darneton, et cela ajoute encore à mes regrets.

— Voyons, Antonin, lui dit son ami, examine bien, avant de ne pas accepter l'offre de M. Darneton. Qui sait si tu la retrouveras jamais ? Assurément, ce qu'on te demande est pénible. Cependant, mon ami, il y a des séparations bien autrement cruelles : sans parler de la

mort, les marins passent souvent plusieurs années loin de leur famille, de leur femme, de leurs enfants. Ils ne s'en vont pas toujours avec la gaieté dans le cœur ; n'importe, ils s'en vont... à la garde de Dieu. Écoute, il m'est venu une idée : Confie-moi ton chien, je te promets d'en avoir soin ; il aime déjà beaucoup ma femme, il sera très-bien chez nous. Plus tard tu le reprendras.

— Je crois que la proposition de votre ami va tout arranger, dit M. Darneton. Du reste, comme vous aurez à faire plusieurs fois le voyage de Paris dans l'année, vous pourrez voir si votre chien est réellement heureux chez votre ami.

Antonin commençait à faiblir. Dumont ajouta quelques paroles qui eurent raison de ses dernières hésitations. Il consentit à partir.

IV

Antonin Raymond est à Bordeaux depuis huit jours. Ce peu de temps lui a suffi pour se mettre au courant de tous les travaux de l'usine. Déjà il peut suppléer M. Darneton. Celui-ci heureux d'avoir enfin rencontré un homme intelligent et probe sur lequel il peut compter comme sur lui-même, traite Antonin comme un membre de sa famille.

Le jeune homme est satisfait ; il ne peut demander plus. Son cœur reconnaissant est tout dévoué à son bienfaiteur. Il n'est pas heureux, cependant. Hélas! il ne peut plus l'être. Le souvenir du passé est là! Rien ne saurait remplacer ce qu'il a perdu. Il a des heures de profonde

tristesse. On cherche à l'égayer, il y met de la complaisance ; mais dès qu'il se trouve seul, les sombres pensées reviennent et ses yeux se mouillent de larmes. C'est la nuit surtout, lorsque tout repose autour de lui, qu'il laisse parler sa douleur. On dirait qu'il éprouve une secrète jouissance à faire saigner les plaies de son cœur.

L'habitation de M. Darneton touche à l'usine ; elle est bâtie sur une large avenue plantée de beaux arbres. Elle se compose du corps de bâtiment principal élevé de deux étages et de deux ailes, formant pavillons, n'ayant qu'un étage. Bien qu'il corresponde avec le bâtiment principal, l'un des pavillons a une entrée indépendante qui donne sur une ruelle affectée au service de l'usine. C'est dans ce pavillon, au premier étage, que l'ingénieur a

son logement et son bureau. Le bureau des contre-maîtres et celui des dessinateurs sont au rez-de-chaussée. Antonin vient de rentrer chez lui; il est déjà tard, mais comme il ne se sent pas la moindre envie de dormir, il ouvre la fenêtre de sa chambre et s'appuie sur la balustrade. Il voit le ciel semé d'étoiles scintillantes. La brise d'avril caresse son visage et lui apporte le parfum des premières fleurs. La lune vient de se lever; ses rayons argentés jettent au milieu de la nuit une pâle clarté. Tout est silencieux autour de lui. Cependant, de temps à autre, le bruit du roulement lointain d'une voiture vient frapper son oreille, et tandis que la ville des Girondins s'endort, la pensée l'entraîne doucement et il se plonge dans son rêve habituel.

Tout-à-coup il croit entendre un

gémissement, un cri plaintif, particulier, qu'il reconnaît. Sa tête se redresse, il écoute.

Mais il s'est trompé, sans doute, il est le jouet d'une illusion. C'est la voix de Médor qu'il a cru entendre. Est-ce possible? Non. N'a-t-il pas laissé son chien à Paris, chez son ami! N'importe, il doute; son cœur bat, et il retient sa respiration pour mieux écouter.

Une nouvelle plainte un peu plus forte se fait entendre. Cette fois Antonin ne doute plus; il est certain de ne pas se tromper : c'est bien Médor qui l'appelle, Médor qui s'est échappé en trompant la vigilance de Dumont et qui a suivi son maître à la piste jusqu'à Bordeaux.

Antonin s'élance hors de sa chambre, descend rapidement l'escalier et ouvre la petite porte donnant sur

la ruelle. Médor est là. Il voit son maître.

Aussitôt sa joie éclate en bonds prodigieux; il se livre aux manifestations les plus extravagantes : il ne respecte ni les habits ni la figure de son maître; il l'a retrouvé, il croit que tout lui est permis.

— C'est assez, lui dit Antonin; allons, calme-toi, et surtout garde-toi d'aboyer.

L'animal docile se couche aussitôt aux pieds du jeune homme. Mais il se lève sur un signe d'Antonin qui l'emmène dans sa chambre.

Médor a un nouvel accès de joie que son maître n'a pas le courage de lui interdire. Enfin l'ingénieur pense que son chien doit avoir faim et soif. Il sort un instant et revient chargé de provisions.

Pendant que Médor soupe joyeu-

sement, Antonin réfléchit. Que va-t-il faire ?

Le cas est grave, la situation extrêmement embarrassante. Certes, la pensée de se séparer une seconde fois de Médor ne lui vient même pas. Il cherche, au contraire, par quel moyen il peut le garder avec lui sans qu'on puisse soupçonner sa présence dans la maison de M. Darneton. Il compte beaucoup sur l'intelligence du chien, mais celui-ci peut s'oublier et se trahir. Il faut peu de chose pour cela. Un jappement, un cri, et tout est perdu. Il se sent frissonner, car il comprend qu'il est impossible de condamner un chien au silence et à la prison perpétuelle.

Cependant, Médor ayant achevé son repas, vient lécher la main de son maître et va s'étendre sur un tapis où il ne tarde pas à s'endormir.

Les réflexions auxquelles se livre Antonin gâtent un peu le plaisir qu'il éprouve de revoir son fidèle ami. Il prend enfin une décision. Il dira tout à M. Darneton, car il ne veut pas mériter un reproche de son patron. D'ailleurs sa loyauté lui défend la ruse et le mensonge. Toute tromperie lui répugne.

Le lendemain il se lève de bonne heure et va trouver M. Darneton, qui travaille seul dans son cabinet.

M. Darneton le fait asseoir et lui demande en souriant le motif de sa visite matinale. Alors Antonin lui raconte l'arrivée de son chien à Bordeaux et comment la veille il l'a introduit dans la maison.

M. Darneton est ému. Sa surprise et son admiration sont au-dessus de ses appréhensions.

— Pauvre bête! dit-il, comme son attachement pour vous est grand!

Quel admirable instinct. Oui, le chasser, l'éloigner maintenant serait odieux. Je ne me sens plus le courage de vous demander ce sacrifice. Comment ferons-nous pour le garder? Nous verrons, nous trouverons un moyen. Nous avons quinze jours pour cela, ma femme part aujourd'hui avec son fils; elle va passer deux ou trois semaines à la campagne chez une de ses amies. L'invitation est venue à propos. En son absence, nous aviserons.

Le lendemain, les employés et les ouvriers de l'usine étaient fort étonnés de voir un chien courir et s'ébattre joyeusement dans la cour de la maison de M. Darneton.

V

Un dimanche matin, Antonin dit à M. Darneton :

— Pensez-vous avoir besoin de moi dans la journée ?

— Non, mon ami, vous êtes complètement libre.

— Merci. Je vais profiter de ma liberté pour faire une excursion dans les environs de la ville, que je ne connais pas encore.

— Si vous désirez faire cette promenade à cheval ou en voiture, un de mes chevaux de selle ou le tilbury est à votre disposition, aujourd'hui comme toujours.

— Je profiterai certainement de votre offre obligeante, monsieur ; mais aujourd'hui je préfère sortir à pied en compagnie de Médor.

Une demi-heure plus tard, Antonin était déjà loin de la ville, au milieu d'une campagne animée, riche de végétation, où s'élèvent de tous côtés ces villas blanches et coquettes dont la ville est si fière et où les riches négociants viennent le dimanche se reposer des fatigues de la semaine.

Les unes sont assises au pied d'un coteau couronné de vignes, les autres sont jetées çà et là dans la plaine. Celle-là regarde l'Océan et sourit au soleil qui l'inonde de lumière, celle-ci semble se cacher derrière un épais rideau de verdure, une autre se mire dans l'eau limpide d'un affluent de la Garonne. Au loin, partout, de beaux vignobles et des crêtes boisées frappent les yeux réjouis et émerveillés du promeneur.

Vers midi, en traversant un petit village, Antonin s'aperçut que Mé-

dor avait très chaud ; il pensa naturellement qu'il avait besoin de boire, lui-même se sentait en appétit. Il entra dans une auberge et se fit servir un morceau de viande froide, dont le chien eut sa part, et une demi-bouteille de vin de Médoc.

Il était une heure quand le jeune homme sortit de l'auberge.

— Je suis à trois lieues de la ville, pensa-t-il; je ferai sagement, je crois, de ne pas m'en éloigner davantage. Je vais m'en retourner, seulement je prendrai un autre chemin.

En sortant du village, qui est bâti sur un plateau peu élevé, il vit deux chemins ou plutôt deux sentiers qui aboutissaient sur la route par laquelle il était venu. Il s'arrêta, se demandant s'il prendrait à droite ou à gauche. Le sentier à droite se dirigeait en ligne directe vers la ville,

l'autre forçait nécessairement le promeneur à faire un assez long détour, mais il était bordé de haies et conduisait dans un petit vallon verdoyant arrosé par une rivière dont l'œil pouvait suivre les méandres capricieux. Antonin choisit le chemin le plus long, qui lui parut le plus agréable. Il siffla Médor, qui courait follement à travers les ceps de vigne, et il s'engagea sur le sentier qui descendait en pente douce vers le vallon. Il ne tarda pas à arriver au bord de la rivière. Elle était resserrée entre ses rives et le courant d'eau avait une certaine rapidité; en outre, elle devait être assez profonde, car malgré la limpidité de ses eaux, Antonin ne put en apercevoir le fond. De vieux saules tordus, aux troncs creux comme celui de la ballade, se penchaient sur l'onde dans laquelle ils baignaient

eurs branches aux longues feuilles.

En ce moment, le soleil dardait sur la terre ses flèches de feu : la chaleur était devenue insupportable.

Antonin se sentit fatigué tout-à-coup. Il chercha un endroit commode au bord de la rivière et s'assit sur l'herbe à l'ombre d'un saule.

Médor vint se coucher près de lui.

Le jeune homme était resté sur la rive droite de la rivière ; il n'avait pas jugé à propos de la traverser, ce qu'il aurait pu faire facilement, d'ailleurs, car le sentier qu'il venait de suivre se continuait sur l'autre rive au moyen d'une passerelle jetée sur la rivière.

Après s'être reposé environ vingt minutes, Antonin allait se lever pour poursuivre son chemin, lorsque le bruit de plusieurs voix vint frapper ses oreilles.

Médor avait déjà redressé sa belle tête, et les yeux fixés sur son maître, il semblait l'interroger.

Poussé par un sentiment de curiosité, Antonin écarta quelques glaïeuls qui se trouvaient devant lui et regarda.

Trois jeunes femmes, belles et souriantes, se promenaient sur la rive opposée. Le jeune homme ne vit point d'abord leurs visages abrités sous des ombrelles. Deux petits garçons de dix à douze ans couraient devant elles en poussant de temps en temps des cris joyeux. Dans l'un de ces enfants, Antonin reconnut le fils de M. Darneton. Assurément, l'une des trois femmes devait être Mme Darneton.

Médor se leva avec la meilleure intention d'aboyer. Mais, avant qu'il eût eu le temps de faire entendre sa grosse voix, son maître le prit par

la tête et le força à se recoucher sur l'herbe.

— Silence, Médor, lui dit-il, silence ; je te défends de bouger.

L'intelligent animal avait compris. Il s'allongea à côté de son maître et ferma les yeux.

A ce moment les jeunes femmes étaient presque en face d'Antonin.

— Gustave, dit une voix que le jeune homme reconnut aussitôt, tu t'échauffes trop, mon ami, ne cours pas tant, et surtout ne t'approche pas aussi près de la rivière.

— Sois tranquille, maman, sois tranquille.

— Si vous saviez comme il est imprudent et étourdi, reprit Mme Darneton en s'adressant à ses compagnes.

— Gustave est ce que sont tous les enfants.

— Sans doute ; mais il est d'une hardiesse qui m'épouvante parfois.

Les deux enfants étaient arrivés près de la passerelle.

— Passerais-tu bien sur ce pont en courant? demanda Gustave à son jeune ami.

— Je ne sais pas, il me semble que j'aurais trop peur.

— Oh ! je n'ai pas peur, moi, dit Gustave, qui avait déjà un pied sur la passerelle. Tu vas voir.

Il s'élanca sur le pont de bois. Malheureusement, son pied rencontra une planche mal attachée. Son corps perdit l'équilibre. Il jeta ses mains pour saisir le garde-fou, mais le poids de son corps l'entraîna. Il poussa un cri et disparut sous l'eau.

VI

Au cri du pauvre enfant, d'autres cris terribles, désespérés, avaient répondu. Puis Mme Darneton était tombée sans connaissance dans les bras de ses amies, qui ne cessaient d'appeler de toutes leurs forces :

— Au secours ! au secours !

Antonin, de l'endroit où il était assis, n'avait pu voir la chute de l'enfant ; mais aux premiers cris, devinant à peu près ce qui s'était passé, il avait couru vers la passerelle.

— A l'eau Médor, à l'eau ! cria Antonin. Le chien s'élança d'un bond dans la rivière. Il se mit à nager en décrivant un cercle allongé et en cherchant autour de lui. L'enfant, que le courant entraînait, apparut

en ce moment à quinze mètres environ en aval de la passerelle.

— Par ici, Médor, par ici! dit Antonin.

Mais le chien avait vu ; car, aidé par le courant, il nageait déjà rapidement. Cependant avant qu'il eût pu rejoindre l'enfant celui-ci disparaissait encore. Alors Médor jeta un regard sur son maître, qui l'encourageait de la voix et du geste, et plongea.

Au bout de quelques secondes il reparut sur l'eau avec le noyé qu'il avait saisi par une jambe.

— Au cou, Médor, prends-le au cou! ordonna le jeune homme.

Le brave chien ne se le fit pas répéter. Il lâcha la jambe et saisit de nouveau l'enfant par le collet de sa veste ronde. Puis, lui soutenant la tête hors de l'eau, il se dirigea vers la rive.

Antonin était là. Dès que l'enfant fut à portée de sa main, il l'attira à lui, le prit dans ses bras et le porta près des dames. Médor prit à peine le temps de secouer ses poils mouillés ; il accourut près de son maître et se mit gravement à lécher la figure et les mains de l'enfant.

Mme Darneton n'était pas encore revenue à la vie. Une de ses amies continua à lui donner ses soins pendant que l'autre secondait Antonin près de l'enfant.

— Il a fait un mouvement ! s'écria tout-à-coup le jeune homme ; voyez, madame, voyez, les couleurs reviennent à ses joues , il respire, il est sauvé !... Bravo Médor, très-bien, mon bon chien ! Oui, lèche-le, réchauffe-le, mon ami. Oh ! tu es un brave chien !...

Un instant après, l'enfant ramena ses mains sur sa poitrine, poussa

un profond soupir et rouvrit les yeux

De son côté Mme Darneton commençait à revenir à elle.

— Vous pouvez vous passer de moi maintenant, mesdames, dit Antonin; je n'ai pas de temps à perdre pour m'éloigner.

— Comment! monsieur, répliqua celle qui paraissait la plus âgée, est-ce pour éviter les remercîments de mon amie que vous voulez nous quitter ainsi?

— Il y a une autre raison, répondit le jeune homme en montrant Médor.

— Ah! j'oubliais... Ainsi, monsieur, vous connaissez Mme Darneton.

— Oui, madame, et je remercie mille fois le hasard qui, en m'amenant de ce côté, m'a donné le bonheur de sauver son fils.

— Avant de partir, monsieur, dites-nous votre nom.

— Depuis trois semaines, je suis employé chez M. Darneton.

— Ah ! je sais maintenant qui vous êtes ; vous êtes M. Antonin Raymond.

— Oui, madame.

Le jeune homme salua les deux jeunes femmes et s'éloigna rapidement suivi de Médor. Il rentra à Bordeaux un peu avant la nuit. Il dîna en tête à tête avec M. Darneton ; mais il ne lui parla point du danger qu'avait couru son fils.

Le lendemain matin, vers neuf heures, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison. C'était Mme Darneton et son enfant qui revenaient de la campagne.

Comme on ne les attendait pas avant huit ou dix jours, on n'avait pas cru devoir interdire la cour à Médor. Il y était couché tranquille-

ment sur une botte de paille fraîche. Il reconnut le petit garçon. Aussitôt il s'élança à sa rencontre et se mit à sauter autour de lui en signe de joie. M. Darneton, qui venait de se montrer à une fenêtre, pâlit en apercevant Médor. Mais il fut étrangement surpris lorsqu'il vit sa femme se baisser, appeler le chien, le caresser et lui laisser mettre ses grosses pattes sur ses épaules.

Mme Darneton et son fils entrèrent dans la maison en appelant Médor qui les suivit sans se faire prier.

Peu de temps après, Antonin, appelé par son patron, était introduit dans un petit salon où il se trouvait avec sa femme et son fils.

A côté de Mme Darneton, assis sur le canapé comme un personnage important, Médor croquait sans façon un énorme morceau de sucre.

— Regardez, dit M. Darneton à Antonin en lui montrant Médor et sa femme, qui tenait un second morceau de sucre que le chien guettait d'un regard de travers.

Alors M. Darneton prit les mains du jeune homme et les serra dans les siennes en lui disant :

— Je vous dois la vie de mon fils, je vous dois la guérison de ma femme ; vous êtes mon frère. A dater de ce jour, je vous fais mon associé.

VII

Médor fut aimé, choyé, caressé, adulé par tout le monde. En un jour, il avait conquis toutes les sympathies. Il jouissait chez M. Darneton de la plus grande liberté. On le

considérait presque comme un membre de la famille! Il avait sa place dans la salle à manger et son entrée partout : dans le salon, les appartements des maîtres, les jardins et les ateliers. On lui avait donné une chambre pour lui seul, dans le pavillon où demeurait Antonin.

Mais il y avait encore un endroit où Médor aimait à se reposer et à dormir; c'était dans la chambre de Gustave. Il s'y étendait sur un tapis, pendant que l'enfant faisait ses devoirs de classe et restait là, des heures entières, immobile et ne s'impatientant jamais.

Antonin disait quelquefois :

— Je crois que Médor m'aime moins depuis qu'il est devenu l'ami de Gustave.

De fait, le chien s'était sincèrement attaché à l'enfant qu'il avait sauvé; mais cette nouvelle affection

s'était placée à côté de la première sans faire tort à celle-ci.

Ainsi, quand Mme Darneton se disposait à faire une petite promenade, le soir, accompagnée de son fils, Médor s'en allait trouver Antonin. Il se plaçait devant son maître, dans une certaine attitude, le regardait en remuant la queue et semblait lui dire :

— Veux-tu me permettre d'aller avec eux?

— Va, disait Antonin.

Ce mot suffisait. Médor, tout joyeux, allait rejoindre Mme Darneton et Gustave.

Comme tous les chiens, Médor eut un collier, un riche collier, avec une plaque d'or portant le nom de son maître; mais ce collier n'était qu'un ornement : une chaîne de fer n'y fut jamais attachée.

Toute la ville connaissait le chien

d'Antonin Raymond. Son histoire avait été racontée dans tous les salons et dans tous les ateliers. Quand il passait dans une rue, les enfants disaient :

— Voilà Médor, le bon chien qui a sauvé Gustave Darneton.

Ils passaient leurs petites mains dans ses longs poils soyeux. Médor se laissait caresser sans murmurer.

Celui-ci offrait un morceau de sucre, celui-là un morceau de viande, un autre un gâteau. Le plus souvent Médor n'avait pas faim, mais c'était offert de si bon cœur qu'il acceptait quand même.

Gustave avait commencé ses études sous la direction d'un professeur de la ville.

Quand il eut accompli sa douzième année, sur le conseil même du professeur, il fut décidé qu'il

suivrait régulièrement, comme externe, les cours du Lycée.

Le jour où Gustave fut conduit au Lycée par M. Darneton, Médor, qui n'avait pas été prévenu et qui ne savait rien, voulut entrer dans la chambre de son jeune ami pour lui tenir compagnie comme d'habitude. Mais la porte était fermée. Tout autre que Médor se serait mis à gratter avec ses pattes et à aboyer pour se faire ouvrir. Mais lui, il n'eut qu'à faire mouvoir ses narines pour se convaincre que Gustave était absent.

Alors on le vit parcourir toute la maison d'un air inquiet. N'ayant pas trouvé Gustave dans les appartements, il descendit dans les jardins qu'il explora au pas de course; puis il passa dans la cour de la maison et alla se coucher près de la porte de sortie.

A midi, Mme Darneton l'appela;

c'était l'heure du déjeuner. Il vint à la salle à manger, se mit à la place occupée par Gustave au repas de la famille, mais il refusa de manger. Quand on sortit de table, il retourna se coucher dans la cour près de la porte. Il y resta jusqu'au retour de Gustave qu'il accueillit par toutes sortes de gambades joyeuses.

Le lendemain matin de bonne heure, Médor était dans la cour, guettant la sortie de son ami. Il l'accompagna jusqu'au Lycée; il essaya même d'y entrer; mais le portier lui ferma la porte au nez sans pitié. Comprenant, sans doute, qu'il ne pouvait être admis dans les salles d'étude, il revint à la maison. Mais le soir, un peu avant la sortie des externes, il se trouva à la porte du Lycée, attendant son jeune maître. Et depuis, tous les jours, sans jamais manquer, Médor accompagna

Gustave au Lycée et alla le chercher au retour.

— Médor m'économisera un domestique, disait gaiement M. Darneton.

VIII

M. Darneton s'est retiré des affaires, il y a cinq ans. Il habite avec sa femme et son fils une belle propriété qu'il a achetée dans la campagne de Bordeaux, à trois quarts de lieue de l'usine.

Celle-ci est dirigée, aujourd'hui, par M. Antonin Raymond, qui a succédé à son ancien associé. Comme autrefois, l'usine prospère. Antonin possède déjà une jolie fortune; il la doublera certainement, car il aime le travail et se trouve beaucoup trop

jeune pour songer à vivre sans rien faire.

Plusieurs amis et M. Darneton lui-même ont désiré le marier; des partis avantageux lui ont été proposés. Mais Antonin Raymond a déclaré qu'il voulait rester veuf et demeurer fidèle au cher souvenir de sa femme.

Médor est devenu vieux; il va avoir vingt ans. C'est encore un beau chien; mais sa tête est grisonnante et il n'a plus la force et la légèreté d'autrefois.

Mme Darneton avait voulu l'emmener à la campagne; mais Médor a préféré rester à la ville, près de son maître. Il n'aime plus à courir; il passe de longues heures à dormir sur son matelas de varech.

Cependant, une ou deux fois par semaine, il sort de l'usine et s'en va faire une visite à la villa de M. Dar-

neton, car il n'a pas oublié son ami Gustave. Quand il a reçu les caresses de tout le monde, il s'en revient à la ville.

On espère qu'il vivra encore longtemps.

LES IDÉES
DE M. BERNARD

I

M. Pascal Bernard était un beau vieillard à cheveux blancs, au visage calme et digne, au regard sévère, mais tempéré par un doux sourire qu'on lui mettait assez facilement sur les lèvres. Pour cela, il suffisait de lui témoigner beaucoup de déférence et de se plier aux caprices de sa volonté : car M Bernard était l'homme le plus absolu du monde.

Il était arrivé à la vieillesse presque sans s'en apercevoir ; à soixante-dix ans, il n'avait aucune de ces infirmités qui annoncent à tant d'autres que pour eux la vie va finir.

M. Pascal Bernard était riche, immensément riche, disaient les gens du pays. Mais cette fortune avait été honnêtement acquise par le travail et l'intelligence.

En se mariant, déjà vieux, à l'âge de quarante ans, Pascal Bernard ne possédait qu'une trentaine de mille francs, sa part de l'héritage de son père, lequel avait été officier de cavalerie dans sa jeunesse, puis percepteur des contributions directes, receveur de l'enregistrement, et enfin receveur des finances au chef-lieu du département.

Après son mariage, Pascal Bernard ayant réuni la dot de sa femme à son petit capital, se mit à la tête

d'une filature de laine qui prospéra si bien, qu'elle devint en peu de temps la plus importante de la contrée.

Les deux sœurs de M. Bernard, beaucoup plus jeunes que lui, s'étaient mariées quelques années auparavant : la première, avec un employé du ministère des finances; l'autre, avec un sous-inspecteur des eaux et forêts. La même année, elles mirent au monde chacune un petit garçon.

Sous le rapport de la fortune, Pascal Bernard était bien mieux partagé que ses sœurs, ce qui ne l'empêchait pas de les trouver infiniment plus heureuses que lui et d'envier leur bonheur ; oui, car elles étaient mères, et M. Bernard, qui désirait ardemment un héritier, avait fini, après dix ans de mariage, par perdre l'espoir de l'obtenir.

C'était, au milieu de sa prospérité et de mille autres sujets de satisfaction, un chagrin réel.

Ce chagrin, madame Bernard le partageait. Il y avait en elle un trésor de tendresses maternelles, trésor enfoui, perdu, puisque le ciel lui refusait la seule joie qui lui manquât : un enfant à aimer. Souvent elle manifestait ses regrets à ce sujet par des larmes et des plaintes inutiles.

Un jour, il lui vint une idée que, toute joyeuse, elle s'empressa de communiquer à son mari. Il s'agissait simplement de découvrir, n'importe où, un enfant abandonné et de l'adopter.

Cette proposition amena un sourire amer sur les lèvres de M. Bernard.

— Tu le veux absolument? dit-il à sa femme.

— Oui.

— Est-ce un petit garçon ou une petite fille que tu desires?

— C'est à toi de décider, mon ami.

— Oh ! moi, je n'ai plus de préférence.

Ces mots furent accompagnés d'un soupir.

— Il me semble qu'une petite fille.., reprit madame Bernard sans achever sa phrase.

— Une petite fille, soit, tu l'auras.

Le lendemain, M. Bernard partit pour le chef-lieu. Il resta trois jours absent. A son retour, il présenta à sa femme une charmante enfant de trois ans.

Madame Bernard poussa des cris de joie, prit la petite fille dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et la couvrit de baisers.

— Quel est son nom? demanda-t-elle.

— Madeleine.

— Madeleine! Oh! le joli nom!

Puis elle se remit à embrasser l'enfant.

Quant à M. Bernard, heureux du bonheur de sa femme, il souriait en même temps que ses yeux se mouillaient de larmes.

— Mon Dieu, comme je suis heureuse! murmurait madame Bernard, tout en passant ses doigts dans la chevelure blonde de la petite fille.

A ce moment, elle pouvait croire qu'elle était mère réellement.

Madeleine fut confiée aux soins d'une gouvernante de confiance. En réalité, le service de cette femme se réduisait à rien, car la véritable gouvernante de l'enfant était madame Bernard.

Pendant huit jours, toutes les couturières et modistes du pays furent employées à fabriquer des robes et autres ajustements pour mademoiselle Madeleine. Les riches étoffes, les dentelles de Bruxelles, d'Angleterre, d'Alençon, furent prodiguées aux ouvrières.

— Prenez tout, leur avait dit madame Bernard en ouvrant ses armoires.

On ne conserva plus que comme souvenir, le vêtement que portait Madeleine à l'hospice des enfants trouvés.

Sous les yeux de ses parents adoptifs, la petite fille grandit et embellit encore. Elle ne fut point ingrate ; tout ce que son jeune cœur contenait d'affection, elle le donna aux époux Bernard. Ceux-ci s'attachèrent si bien à la gentille enfant, qu'ils en vinrent à oublier qu'elle n'était

pas leur propre fille. Ils n'eurent plus de regrets, ils n'avaient plus rien à envier. Les cris de l'enfant, ses joyeux éclats de rire, ses questions naïves, ses petits discours pleins de charmes, tout le bruit qu'elle faisait autour d'eux comblait le vide que, naguère encore, ils voyaient dans leur maison.

— Le bon Dieu nous a bien récompensés, disait quelquefois madame Bernard.

— Oui, Madeleine sera la joie de notre vieillesse, répliquait le mari.

Malheureusement, ces paroles ne devaient pas se réaliser pour madame Bernard. Après une courte maladie, la mort l'enleva de ce monde. Madeleine était alors dans sa neuvième année. Elle partagea la grande douleur de son père ; ils pleurèrent ensemble longtemps. Puis, plus tard, ce fut la tendresse

pleine d'effusion de la jeune fille, qui parvint à consoler M. Bernard.

Mais la perte de sa compagne bien-aimée l'avait singulièrement vieilli. Il s'aperçut tout-à-coup que la direction de son usine devenait un fardeau trop lourd à porter.

— Je me sens fatigué, dit-il à ses amis, ma force s'en est allée; je vais décidément me retirer des affaires.

— Il vous est bien permis de vous reposer, lui répondit-on ; vous avez beaucoup travaillé, et votre fortune est assez belle.

Un mois après, M. Bernard vendit sa filature. En même temps il se fit l'acquéreur d'un joli château, bâti dans le goût moderne, où il s'installa immédiatement avec Madeleine. Il ne prit à son service que trois domestiques : une cuisinière appelée Marguerite, un palefrenier, pouvant au besoin remplir les fonc-

tions de cocher, et un jardinier.

A partir de ce moment, les habitants du pays appelèrent le propriétaire du château, M. Bernard le millionnaire.

II

Madeleine atteignit sa vingt-deuxième année. Ceux qui l'avaient connue enfant la trouvaient sous tous les rapports, ce qu'elle avait promis d'être plus tard. C'était une belle jeune fille au regard doux et caressant, fraîche comme la verdure printannière, au visage radieux comme un jour de beau soleil. Elle avait conservé son sourire d'enfant, sourire gracieux, enchanteur et d'une douceur infinie. Tout en elle semblait rayonner. Elle faisait son-

ger à l'éternel printemps. Parfaite autant qu'une créature puisse l'être, elle seule ne voyait pas ce qui faisait l'admiration de tout le monde.

L'innocence est toujours ignorante. D'ailleurs, la modestie était une de ses perfections.

M. Bernard l'aimait comme si elle eût été véritablement sa fille, avec orgueil ; il en était idolâtre.

Depuis la mort de sa femme, trois pertes douloureuses étaient encore venues l'affliger. A un an de distance, ses deux sœurs étaient mortes. Trois ans plus tard, son beau-frère, devenu inspecteur des eaux et forêts, était mort aussi, laissant à son fils une assez jolie fortune.

Nous verrons bientôt l'emploi que M. Anatole Basan, — c'est le nom du fils de l'inspecteur, — fit de l'héritage de son père.

L'autre neveu de Pascal Bernard,

Eugène Charvet, étudiait la médecine à Paris.

Maintenant que le lecteur connaît suffisamment Madeleine et l'oncle Pascal, nous allons entrer dans l'action de notre récit, ou plutôt de la petite comédie qui va se jouer sous ses yeux.

Depuis quelques jours M. Bernard paraît triste, soucieux. Il est sous l'empire d'une préoccupation constante. C'est en vain que Madeleine cherche à l'égayer. Elle l'interroge affectueusement ; ses réponses sont évasives. Il ne veut rien laisser deviner de ce qui se passe en lui.

Plus d'une fois la jeune fille l'a surpris la regardant tristement ; elle a même vu des larmes dans ses yeux. Elle serait grandement peinée si, dans les manières et les paroles de son père adoptif à son égard, elle

ne découvrait un redoublement de tendresse.

Quelle était donc la cause de la tristesse et des préoccupations secrètes de M. Bernard?

Mon Dieu, nous pouvons bien le dire, le vieillard sentait ses jambes faiblir, toutes ses forces l'abandonner, et il avait peur de mourir. Oui, peur de mourir, et cela, parce qu'il songeait à Madeleine, à son avenir.

— Si demain je n'étais plus, se disait-il, que deviendrait-elle, seule au monde, orpheline pour la seconde fois, sans amis, sans un mari pour la protéger.

Et ces pensées, dominant toutes les autres, le rendaient effectivement très-malheureux.

— Madeleine, dit-il un jour à la jeune fille, tu dois t'ennuyer ici.

— M'ennuyer ! près de vous ! s'é-

cria-t-elle toute surprise, est-ce que c'est possible ?

— Un vieux homme comme moi n'est guère amusant, reprit-il en souriant.

— Oh ! le vilain mot, fit-elle d'un ton de reproche.

Puis elle courut au vieillard et l'embrassa.

— Ainsi, continua-t-il, tu es heureuse ?

— Tout à fait heureuse, mon bon père.

— Tu ne désires, tu ne souhaites rien ?

— Rien qu'une chose, mon père.

— Laquelle ?

Elle l'embrassa encore, et répondit :

— Que vous ne soyez plus jamais triste et que vous redeveniez aussi gai que vous l'étiez l'année dernière.

— Ah ! çà, je te parais donc bien maussade.

— Oh ! ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Seulement, je vois bien...

— Allons, achève.

— Que depuis quelque temps vous êtes tout changé. On dirait que quelque chose vous manque.

— Je m'ennuie peut-être, moi.

— Mais alors il faut vous distraire; voyons, dites-moi ce que vous voulez. Si vous avez quelque chose à me demander, ordonnez, mon père.

— Vois-tu, reprit M. Bernard en faisant asseoir la jeune fille sur ses genoux, je trouve que notre maison est bien grande pour deux personnes seulement.

— Ah ! est-ce que vous voulez quitter le château, mon père ?

— Nullement, mon enfant; seulement, j'y voudrais un peu plus de

mouvement, plus de bruit... quelqu'un avec nous, enfin.

— Vous avez des amis, mon père, des voisins qui seraient enchantés...

— Des ennuyeux, des étrangers qui seraient enchantés, comme tu le dis, de venir manger mes poulets et boire mes vieux vins. J'ai une autre idée.

— A la bonne heure.

— Il y a bien six ans que je n'ai pas vu mes neveux ; j'ai envie de les inviter à venir passer quelques mois avec nous.

— Voilà une excellente idée, mon père.

— Ainsi tu m'approuves ?

— De tout mon cœur.

— Je puis donc leur écrire ?

— Mais aujourd'hui même, cher père, à l'instant.

Elle s'élança joyeuse vers une petite table qu'elle roula près du vieillard ; ensuite, elle alla prendre dans

un tiroir du papier, de l'encre et une plume qu'elle mit elle-même dans la main de M. Bernard, en lui disant :

— Ecrivez, mon père.

Le vieillard se mit aussitôt à écrire. Madeleine alla s'asseoir plus loin, près d'une fenêtre, devant son métier à tapisserie.

A chaque instant, l'oncle Pascal s'arrêtait pour la regarder.

Est-elle charmante ! murmurait-il.

Et il se remettait à écrire.

La première page terminée, il posa sa plume pour donner à l'encre le temps de sécher, puis il appela Madeleine.

— Est-ce qu'il vous manque quelque chose, mon père ? demanda-t-elle.

— Non. Je trouve que tu n'es guère curieuse. Est-ce que tu ne veux pas voir ce que j'écris à messieurs mes neveux ?

— Je ne voudrais pas me permettre...

— Allons, viens, viens lire, et si quelque chose te déplaît, tu me le diras.

La jeune fille vint s'appuyer légèrement sur l'épaule du vieillard, qui continua à écrire pendant qu'elle lisait les mots derrière la plume.

— Est-ce bien cela ? demanda M. Bernard lorsque les deux lettres furent écrites.

— Je n'ai qu'à approuver, mon père. Vos neveux vont être bien heureux de l'affection que vous leur témoignez.

— Nous verrons cela, fit le vieillard avec un sourire mystérieux.

Les lettres partirent le soir même.

Trois jours après les réponses arrivèrent. Les deux neveux annonçaient leur prochaine arrivée au château.

III

— Tu sais, Madeleine, que c'est aujourd'hui que j'attends mon neveu Basan ?

— Oui, cher père.

— Tu as préparé le dîner ?

— Comme vous me l'avez ordonné.

— Voyons le menu ?

— Ce ne sera pas long à énumérer, dit Madeleine ; le menu et le gros, le voici : des pommes de terre, des choux et... du lard.

— Quelle prodigalité ! le lard est de trop ; il faut le mettre de côté pour demain.

— Mais...

— Pas d'observations ; je n'en souffre pas aujourd'hui.

— Me permettrez-vous au moins d'aller chercher du vin à la cave ?

— Non, non, pas de vin, je le proscris.

Madeleine partit d'un joyeux éclat de rire.

— Savez-vous, mon père, que je ne comprends pas encore ? dit-elle.

— Tu comprendras plus tard.

— Vous conviendrez cependant, cher père, que vous préparez à vos neveux une étrange réception : manger des choux, boire de l'eau...

— La jeunesse doit s'habituer à une vie sobre. Le vin et les mets recherchés gâtent l'estomac, engendrent la gastrite et provoquent l'apoplexie. Si mes neveux ont l'audace de se plaindre, j'ai à leur service un petit discours des plus substantiels.

— Je crois qu'ils aimeraient mieux autre chose, dit Madeleine en souriant, un beefteck, par exemple.

Le visage de M. Bernard garda son impassibilité.

— Les deux chambres sont-elles préparées ? demanda-t-il.

— Ce n'a été ni long ni difficile, répondit la jeune fille : un matelas, des draps et une couverture à jeter sur deux lits de sangles. C'est drôle tout de même... Vous écrivez à chacun de vos neveux une lettre bien émue, bien affectueuse, et puis, quand ils s'empressent d'accourir à votre appel, vous les condamnez.....

— Ma chère enfant, interrompit l'oncle Pascal, tu n'es qu'au commencement de tes surprises. Tu en verras bien d'autres ! Pour commencer, apprends que j'ai définitivement renvoyé mes deux domestiques : mon palefrenier et mon jardinier.

— Mais qui donc étrillera vos chevaux, greffera vos rosiers, arrosera vos salades ?

— Oh ! je ne suis pas embarrassé.

— Vous ne comptez pas sur moi, j'espère ? J'ai consenti avec plaisir, pour remplacer notre vieille Marguerite, absente pendant quelques jours, à devenir cordon-bleu, une véritable sinécure avec le menu que vous avez arrêté ; — mais vous comprenez, cher père, qu'il m'est impossible de cumuler toutes les charges. Je ne puis tenir à la fois le fouet, le rateau et la queue de la poële, acheva-t-elle en riant de tout son cœur.

— Sois tranquille, répliqua gravement M. Bernard, mes deux nouveaux domestiques sont déjà trouvés ; avant peu ils seront ici.

Un coup de cloche qui se fit entendre arrêta la conversation.

— Ce doit être mon neveu qui arrive, dit le vieillard : Madeleine, tu peux tremper la soupe.

Un instant après, un petit jeune homme blond, frisé, pommadé, ganté, les moustaches tordues, le lorgnon à l'œil, un stick à la main, et portant un de ces costumes excentriques empruntés aux modes anglaises, entra dans la salle à manger.

Il s'avança en souriant, sautillant et faisant à chaque pas une révérence.

Madeleine ouvrait de grands yeux et se sentait une étonnante envie de rire. Le visage sérieux de M. Bernard l'obligea à se contenir.

— Vous êtes sans doute mon oncle, dit le jeune homme en s'arrêtant devant le vieillard ; oui, oui, vous êtes mon cher oncle Bernard, je vous reconnais maintenant, malgré le changement... Voulez-vous me permettre ?...

Et il s'approcha pour l'embrasser;

mais M. Bernard le repoussa doucement en lui disant :

— Que faut-il vous permettre, mon neveu ?

— De vous embrasser, cher oncle.

— Non, cela m'attendrirait. Je redoute les émotions. Je suis si vieux... Tiens, voilà ma quinte qui me prend. Maudite sensibilité.

Et M. Bernard se mit à tousser très-fort.

Anatole profita de ce moment pour se tourner du côté de Madeleine et la saluer.

— Pas mal en vérité, pas mal pour une fleur des champs, dit-il.

— Mon cher neveu, reprit l'oncle Pascal, je suis flatté, très-flatté de l'empressement que vous avez mis à vous rendre près de moi.

— Par le train express, mon vénérable oncle ; que n'aurais-je pas

fait pour répondre à votre appel? Votre désir a été un ordre pour moi, et j'ai tout quitté... Pauvre Miss Clarisse!

— Que dit-il donc? se demanda Madeleine.

— Miss Clarisse! répéta M. Bernard.

— Oui, mon oncle. En mon absence que va-t-elle devenir?

— Eh! morbleu, elle deviendra ce qu'elle pourra.

— J'ai bien pris toutes mes mesures pour qu'elle ne manquât de rien; malgré tout, je ne suis pas tranquille. Ah! si vous l'aviez vue! Elle a des yeux, une tête, une poitrine et des jambes! des jambes d'une finesse, d'une délicatesse! c'est à se mettre à genoux devant!

— Ah! ça, où voulez-vous en venir avec tous ces points d'admiration?

— On voit bien que vous ne la connaissez pas, mon oncle. Mon ami, le vicomte de Vauglas, m'a offert mille écus pour que je la lui cédasse.

— Hein? fit M. Bernard abasourdi.

— Oui, mon oncle, mille écus, je vous l'affirme ; et pourtant j'ai refusé net. Me séparer de Miss Clarisse pour mille écus, jamais! Si vous aviez vu comme elle était belle aux dernières courses de La Marche !... Elle a fourni une course splendide ! On aurait dit qu'elle avait des ailes. Zéphire, son brillant concurrent, n'avait sur elle qu'une longueur d'avance. Au deuxième tour, Miss Clarisse avait la tête. Les paris s'engagent de tous côtés ; tous les vœux, tous les cœurs sont pour Miss Clarisse. Les deux rivaux filent avec la rapidité du vent. Le

but est proche, nous allons triompher ! Mais Clarisse fait un écart ; Zéphire la dépasse et l'emporte sur nous d'un nez... oui, d'un nez !... Clarisse était seconde et gagnait les entrées. Pauvre bête ! elle méritait mieux... Faute d'un nez !...

— Ah ! ça, mais votre Miss Clarisse est donc une cavale ? s'écria M. Bernard.

— Oui, mon oncle, et une cavale pur sang, je vous le jure.

— Ma foi, mon neveu, je suis enchanté de l'amour que vous portez à la race chevaline.

— Trop heureux, cher oncle, d'avoir votre approbation.

— Maintenant, si vous le voulez bien, parlons d'autres choses. Vous connaissez le chiffre de ma fortune?

— Mais on le dit assez joli, mon cher oncle.

— Un million, mon neveu.

— Superbe ! superbe ! exclama le jeune sportman.

Puis se parlant à lui-même :

— O mes créanciers, quelle bonne aubaine... pour nous.

— Or, continua l'oncle Pascal, je suis disposé à laisser à vous et à votre cousin Charvet toute cette fortune.

— Nous sommes vos seuls parents, mon oncle, vos seuls héritiers, par conséquent.

— Attendez. Pour que je laisse mes biens à mes neveux, il faut qu'ils en soient dignes.

— N'en doutez pas, mon bon oncle. Pour ma part, vous pouvez mettre mon dévouement à l'épreuve.

— Je n'y manquerai pas, mon neveu. Hélas, j'en ai tant besoin de dévouement !... J'ai soixante-dix ans, un catarrhe, parfois la goutte,

des rhumatismes et une disposition à l'apoplexie.

— Ah! fit Bazan qui se sentit tressaillir de joie.

Madeleine s'était tournée dans un coin pour rire à son aise. M. Bernard poursuivit :

— En outre, je deviens excessivement craintif. Un rien m'épouvante. J'ai honte de ma faiblesse, mais je ne puis rien contre elle. Il faut bien le dire, j'ai tellement entendu parler de crimes et d'attentats de toutes sortes, que j'ai peur, peur, d'être assassiné...

— Par exemple !

— C'est comme je vous le dis. J'ai renvoyé tous mes domestiques dans la crainte d'être ou brûlé, ou étranglé ou empoisonné par eux. Je ne veux plus être entouré que de personnes sûres. C'est pour cela que ma fille adoptive — que voici...

— Mademoiselle... fit Basan en saluant une seconde fois la jeune fille.

— Que ma fille adoptive, continua le vieillard, a bien voulu consentir à remplacer ma cuisinière. C'est pour cela que j'ai pensé à vous, Basan, ainsi qu'à votre cousin, pour tenir la place de mes domestiques congédiés.

— Mon oncle, vous avez là une idée sublime !

— N'est-ce pas ? Ce que vous m'avez raconté tout à l'heure de Miss Clarisse me met à l'aise avec vous. Vous remplacerez mon palefrenier.

— Vous dites, mon oncle ?...

— Vous remplacerez mon palefrenier, répéta M. Bernard d'un ton absolu.

— Je m'en étais déjà douté, pensa Anatole, le pauvre homme a perdu la tête ; il n'y a qu'une chose à faire : flattons sa manie.

— Consentez-vous? demanda le vieillard avec rudesse.

— Certainement, mon cher oncle, certainement. J'adore les chevaux, je ne pouvais rien désirer de mieux.

— Oh ! le lâche, murmura Madeleine, dont le visage exprima aussitôt le dédain et le dégoût.

— Très-bien, fit l'oncle Pascal ; mon neveu, je suis content de toi.

— Bon, pensa Anatole, il me donne du *tu*, à présent ; mes affaires marchent comme sur des roulettes.

— Allons, à table, à table ! s'écria le vieillard ; excuse-moi, mon cher neveu, en causant j'ai oublié que tu devais avoir une faim dévorante.

Sur un signe, Madeleine s'approcha de la table et remplit les assiettes.

IV

Le dîner ne fut guère joyeux. M. Anatole Basan était affamé; cependant, il mangea à contre-cœur et en faisant d'assez vilaines grimaces, car il n'était pas habitué à une semblable nourriture. Sans la crainte de déplaire à son oncle, il aurait certainement repoussé avec horreur tout ce qu'on lui présentait.

L'oncle Pascal se faisait comme un malin plaisir de le torturer.

— C'est ainsi que nous vivons chaque jour, disait-il, aussi économiquement que possible. Puis, frappant sur l'épaule de son neveu :

— Je ménage ta fortune, ajoutait-il.

Pendant ce temps, Basan faisait de vains efforts pour avaler une pomme de terre.

— Quand tu seras habitué à ce genre de vie, continuait l'impitoyable M. Bernard, tu n'en voudras plus d'autre. Soir et matin la soupe. A midi, du pain et du lard, arrosés de cette boisson limpide et fraîche que Madeleine va puiser à la fontaine voisine. Eh bien, Madeleine, verse donc; ne vois-tu pas que mon neveu étouffe?

Madeleine souriait et remplissait d'eau les verres.

Basan buvait, — il le fallait bien, — en essayant de sourire aussi.

— Dans quel guêpier me suis-je fourré, mon Dieu! se disait-il; mais il n'y a plus à reculer, j'ai promis de l'argent à mes créanciers.

Disons tout de suite que M. Anatole Basan, avec sa passion pour les

chevaux, les steeple-chases et les habitudes ruineuses qui en sont la conséquence forcée, avait dévoré déjà, ou à peu près, l'héritage paternel. Heureusement, l'oncle Pascal était là, et M. Anatole avait compté sur lui et son million pour pouvoir reparaître bientôt sur le turf avec plus d'éclat que jamais.

Après le dîner, M. Bernard emmena son neveu pour le mettre en possession de la chambre qui avait été préparée à son intention.

Là, un nouveau désappointement attendait Anatole. Ce que son oncle appelait pompeusement une chambre, n'était en réalité qu'un misérable taudis, ayant pour tout mobilier deux chaises, une mauvaise commode en noyer et le vieux lit de sangles en bois vermoulu dont nous avons déjà parlé.

— Mon cher neveu, voici le cos-

tume de tes fonctions chez moi, dit M. Bernard en montrant à Basan une paire de gros souliers, un pantalon de velours jaune, une veste ronde en gros drap et un bonnet de coton bleu.

Le malheureux jeune homme sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il poussa un soupir désespéré.

— Je te quitte, reprit le vieillard, tâche de bien dormir et n'oublie pas qu'on se lève ici à cinq heures du matin.

Resté seul, Basan s'affaissa sur une chaise comme une masse.

— Oh! le bourreau! murmura-t-il d'une voix sourde, que la peste l'étouffe! et il faut souffrir, supporter tout cela sous peine d'être déshérité...

Il était brisé de fatigue, le sommeil l'accablait; il se coucha en songeant au million de son oncle.

Cela le calma peu à peu et amena même un heureux sourire sur ses lèvres.

Le lendemain, à cinq heures du matin, il fut réveillé par M. Bernard. Il endossa la livrée du palefrenier et descendit aux écuries.

Le même jour, vers une heure de l'après-midi, Eugène Charvet, l'autre neveu de M. Bernard, arriva au château. Ce dernier était sorti pour aller surveiller un abattage d'arbres qu'il faisait faire dans l'un de ses bois. Madeleine se trouvait seule. Ce fut elle qui reçut l'étudiant.

Eugène Charvet était un grand jeune homme à l'air dégagé et d'une tournure distinguée et gracieuse; son large front annonçait l'intelligence. Il avait l'œil hardi et brillant, la voix douce et le sourire sympathique.

Sa première question, après avoir

salué Madeleine avec beaucoup de courtoisie, fut de demander où était son oncle.

— M. Bernard, répondit-elle, a été obligé de s'absenter; mais il ne tardera pas à rentrer.

— Si vous voulez me le permettre, mademoiselle, je l'attendrai ici, près de vous.

La jeune fille se contenta d'incliner légèrement la tête.

— Elle est vraiment charmante, se disait Eugène Charvet en la contemplant avec une surprise mêlée d'admiration.

Après un moment de silence, il reprit :

— Mademoiselle, voulez-vous que je vous confie un secret?

— Un secret ! fit-elle un peu confuse.

— Oh! ne rougissez pas... je vous permets de le divulguer. Je meurs

de faim... Quelles sont les heures des repas chez mon oncle ?

— Nous sortons de table, monsieur.

— En ce cas, je ne pouvais tomber plus mal.

— Vous ne pouviez tomber mieux, au contraire; voyez, votre couvert est mis et le déjeûner vous attend.

— Eh bien, mademoiselle, je ne le ferai pas attendre plus longtemps.

Madeleine alla prendre une soupière placée devant le feu presque éteint de la cheminée et l'apporta sur la table.

— Qu'est-ce que cela? fit le jeune homme.

— Vous le voyez, répondit Madeleine en découvrant la soupière, c'est de la soupe aux choux.

— Je n'aime pas beaucoup cette

soupe-là, enfin... Et après cela, qu'y a-t-il?

— Du pain, du lard et... de l'eau, répondit la jeune fille en souriant.

Le jeune homme se dressa sur ses jambes, comme s'il eût été poussé par un ressort.

— Je suis étudiant, mademoiselle, dit-il; bientôt, je l'espère, je serai docteur, et je vous déclare que la docte Faculté est depuis quelque temps très-défavorable à la diète. Je compte, pour ma part, la prescrire rarement et ne m'y mettre jamais. Qu'est-ce donc que cette mauvaise plaisanterie?

— Je vous affirme, monsieur, qu'il n'y a pas l'ombre d'une plaisanterie. Ce déjeûner est bien celui que votre oncle m'a fait vous préparer.

— Sérieusement?

— Sérieusement; et je dois ajou-

ter que M. Bernard a résolu de ne jamais sortir de cet ordinaire.

— Voilà un ordinaire que je trouve passablement extraordinaire, moi. Je ne puis supposer que mon oncle m'ait mandé auprès de lui pour me faire mourir de la faim-valle!... Mon estomac bat la générale, et ce n'est certes pas avec une soupe aux choux et un verre d'eau que je l'apaiserai...

A ce moment, dans la cour du château, un coq fit entendre un *ki ki ri ki* des plus sonores.

— Tiens, fit le jeune homme en riant, voilà mon déjeûner qui chante!

Et, d'un bond, il s'élança hors de la salle à manger.

— Où court-il donc ainsi? se demanda Madeleine stupéfaite.

Un instant après, la détonation d'une arme à feu se fit entendre.

V

Madeleine épouvantée se précipita vers la fenêtre. Elle vit les volailles effarouchées se sauver, en criant, de tous les côtés ; Basan, sur le seuil de l'écurie, ricanait.

Un superbe coq au plumage doré était étendu sans vie au milieu de la cour.

— Que va dire mon père? murmura Madeleine.

Et elle se sentit tout attristée en pensant que M. Bernard ne pardonnerait peut-être pas l'acte audacieux de Charvet. A son insu, un intérêt profond que lui inspirait ce jeune homme, s'était déjà glissé dans son cœur.

Eugène Charvet, debout devant

une fenêtre voisine, tenait encore le fusil dont il s'était servi pour commettre son méfait.

Comme il allait descendre chercher sa victime, il aperçut Basan, qu'il prit pour un domestique de son oncle.

Les deux cousins ne s'étaient pas vus depuis une dizaine d'années ; il n'était guère possible que l'étudiant reconnût Anatole déguisé en palefrenier.

— Hé ! l'ami, lui cria-t-il en lui montrant la bête foudroyée, ramasse et apporte.

Basan resta immobile.

— Voyez-vous comme ce rustre a l'habitude de l'obéissance ! murmura Charvet. Après tout il est peut-être sourd.

Et il cria plus fort :

— François, Jean, Joseph ou Baptiste, apporte-moi cette volaille.

Basan ne bougea pas davantage.

— Est-ce qu'il faut que j'aille te tirer les oreilles pour te faire obéir ? cria Charvet impatienté.

Cette fois, Basan eut peur, sans doute, car il se décida à ramasser la chasse de son cousin.

— Décidément, cela devient amusant et tourne à la bouffonnerie, dit Madeleine.

Et, n'y pouvant plus tenir, elle se mit à rire aux éclats.

Eugène Charvet pluma son coq, puis le découpa aussi proprement qu'eût pu le faire un cuisinier émérite. — Un élève en médecine n'est jamais emprunté quand il s'agit de passer un couteau dans la chair. — Cela fait, l'oiseau fut mis dans une casserole et assaisonné avec l'aide de Madeleine, qui se mit de fort bonne grâce au service du joyeux étudiant. Pendant ce temps, Basan ne restait

pas inactif; gourmandé par son cousin, qui lui donnait ordre sur ordre, il était allé chercher du bois et avait rallumé le feu qui, maintenant, ronflait dans l'âtre.

Anatole, humilié, enrageait; il aurait voulu être une souris et pouvoir se fourrer dans un petit trou. Mais toute sa colère était intérieure. Le malheureux n'osait pas se révolter, tant il avait peur d'être reconnu par l'étudiant. Aussi dévorait-il sa honte miette par miette.

Madeleine voyait ses souffrances, devinait ses tortures; mais malgré la bonté naturelle de son cœur, elle ne se sentait aucune pitié pour lui; elle ne pouvait s'empêcher de rire à chaque instant en le regardant.

— Vous riez, mademoiselle, disait Charvet, et c'est ce grand dadais qui vous met de si belle humeur; il a donc du bon ce butor!...

Voyez comme il vous regarde, raide et immobile, ainsi qu'un poteau, bouche béante, l'œil effaré...

Et l'étudiant se mettait à rire aussi.

Basan devenait pourpre, violet, vert.

— Et n'oser rien dire! murmurait-il. Ah! mes créanciers, mes créanciers! si vous me voyiez ainsi, vous m'élèveriez une statue au lieu de m'envoyer aux eaux... de Clichy, comme vous en aviez l'intention!

Le coq cuisait. Cependant l'étudiant songeait à se procurer encore autre chose.

— Mademoiselle, demanda-t-il, est-ce que mon oncle a une cave?

Madeleine répondit oui par un signe de tête.

— Et cette cave a nécessairement une clé; vous seriez bien aimable de me la confier pendant quelques minutes, mademoiselle.

— Je ne l'ai pas, monsieur, dit la jeune fille.

Mais, involontairement, son regard s'était dirigé vers un point de la salle.

L'étudiant suivit ce regard jusqu'à un trousseau de clés suspendu à un clou.

— *Vivat !* s'écria-t-il en s'emparant des clés.

Et il sortit pour aller à la recherche de la cave.

Madeleine, ne voulant pas rester seule avec Basan, qu'elle méprisait souverainement, s'éloigna à son tour.

— Suis-je assez humilié, assez bafoué! s'écria le malheureux Anatole en se promenant dans la salle avec agitation! Oh ! je suis d'une colère !... J'ai envie d'égratigner, de mordre, de casser quelque chose..,

Un verre tomba sous sa main ; il

le lança violemment sur les dalles et les morceaux roulèrent de tous côtés.

Un peu calmé par l'emploi qu'il venait de faire de son courage et de sa force physique, il alla s'appuyer sur le support de la fenêtre.

— Oh! ce Charvet, reprit-il, comme j'aimerais à lui rendre la monnaie de sa pièce et à le berner à mon tour! Mais c'est l'oncle Pascal qui me vengera! Charvet sera tout bellement flanqué à la porte, déshérité... et le million sera pour moi, pour moi seul... Un million! c'est-à dire des chevaux superbes, un équipage magnifique, un fauteuil au Jockey-Club!...

Et je me plaignais tout à l'heure! Allons donc, continua-t-il en riant, je n'étais qu'une bête... Maintenant je me trouve sublime! Nouveau Jason, je marche à la conquête de la Toison-d'or.

En ce moment l'étudiant rentra, tenant une bouteille de vieux Beaune dans chaque main.

Il les posa sur la table, puis il tira de ses poches deux poires et deux pêches magnifiques qu'il plaça sur une assiette.

— Quand on cherche bien, on trouve toujours, dit-il avec satisfaction. Et l'on disait que le château était dépourvu de tout ; je trouve, au contraire, qu'il renferme de tout à profusion, mais cela n'empêche pas ma faim d'augmenter singulièrement... Heureusement, que j'entends cuire mon brave coq. Il ne sera peut-être pas bien tendre ; mais à la campagne.... Au surplus, j'ai de bonnes, d'excellentes dents. Heureux ceux qui ont faim... quand ils ont de quoi manger.

Il se tourna vers Basan.

— Comment t'appelle-t-on ? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit Basan d'un ton rude.

— Eh bien ! vrai, ça ne m'étonne pas, fit Charvet en riant. Une tête comme la tienne ne doit pas avoir de nom.

Basan devint blême de colère.

— C'est égal, poursuivit l'étudiant, tu me plais assez ; je parlerai de toi à mon oncle et je ferai augmenter tes gages.

— Il me semble, grommelait le pauvre Anatole, que j'aurais du plaisir à lui sauter à la gorge et à l'étrangler.

Cependant, Eugène Charvet ayant jugé que le coq était assez cuit, vida la casserole dans un plat de faïence, et aussitôt après se mit à table.

— Je m'en irais bien, pensait Basan ; mais je veux voir tout ce qui se passera ; je tiens à être ici quand l'oncle Pascal arrivera.

Charvet mordait à belles dents dans la chair un peu coriace du sultan de la basse-cour.

— Manges-tu quelquefois du poulet chez mon oncle ? demanda-t-il à Basan. Si j'en crois ce qui m'a été dit en arrivant, ce mets est prohibé ici ; la façon dont tu me regardes manger est une nouvelle affirmation. Tu accepterais bien cette cuisse, n'est-ce pas ?... Sois tranquille, je t'en donnerai une... S'il en reste, par exemple. Et du vin, tu ne dois pas en boire souvent non plus ! A ta santé, mon garçon !... Je ne t'en offre pas... je craindrais que tu n'y prisses goût...

Il est vraiment exquis, dit-il en faisant claquer sa langue contre son

palais ; mon oncle doit être un fin gourmet.

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit, et Madeleine entra dans la salle, pâle et toute tremblante.

VI

Eugène Charvet laissa tomber sa fourchette, se leva et courut à la jeune fille.

— Mon Dieu, mademoiselle, lui dit-il avec intérêt, que vous est-il arrivé ? qu'avez-vous ?

— C'est M. Bernard, c'est votre oncle !

— Vous m'effrayez, mademoiselle; serait-il malade ? Un accident, un malheur !..... Ah! courons, courons !...

— Votre oncle se porte bien, mon-

sieur ; mais il vient ; dans un instant il sera ici, et j'accours pour...

— Me prévenir ; merci, mademoiselle. Mais cela ne m'explique pas votre émotion, votre trouble.

Madeleine rougit jusqu'aux oreilles.

— J'ai peur que M. Bernard ne soit mécontent, et c'est pour cela... balbutia-t-elle.

— Mon oncle mécontent ! s'écria l'étudiant, et pourquoi ? Parce que j'ai tué un de ses coqs! Il n'y aurait pas de quoi, vraiment. Oh! rassurez-vous, mademoiselle, je vous en prie. Eh bien, si mon oncle n'est pas content, s'il crie un peu haut, je lui en offrirai une aile de son coq, et je le ferai rire. Vous verrez.

On entendit un bruit de pas dans l'escalier.

Eugène Charvet se remit à table tranquillement.

— A-t-il un aplomb ! murmurait Basan. Enfin, voici l'oncle croque-mitaine, je vais rire à mon tour !

L'oncle Pascal parut. L'étudiant quitta la table.

— Bonjour, mon oncle, dit-il en s'avançant vers le vieillard. Je vois à votre visage, mon cher oncle, qu'il est inutile de vous demander l'état de votre santé..... Laissons de côté cette question oiseuse ! Vous m'avez appelé, me voici, et je vous embrasse.

M. Bernard voulut repousser son neveu ; mais il n'en eut pas le temps. L'étudiant l'entoura de ses bras, et lui mit deux gros baisers sur les joues.

— Il va être flanqué à la porte, c'est sûr, se dit Basan.

L'oncle Pascal croisa les bras, et, couvrant l'étudiant d'un regard irrité :

— Mon neveu, dit-il, vous êtes le plus grand garnement que la terre ait porté !

— Mon Dieu, mon Dieu ! que va-t-il se passer ? soupira Madeleine.

— Mais, mon oncle, je ne vois pas.....

— Je cherche des mots pour qualifier votre conduite, continua l'oncle Pascal.

— Qualifiez toujours, mon oncle.... ne vous gênez pas.

— Vous êtes à peine arrivé chez moi et vous me manquez de respect.

— Mais en quoi, s'il vous plait ?

— Il ose me le demander, le vaurien !... Que faisiez-vous donc quand je suis entré ?

— Vous l'avez vu, de vos yeux vu, ce qui s'appelle vu.

— Laissez Molière de côté, et répondez-moi catégoriquement

— Eh bien, mon oncle, je dînais, et de bon appétit.

— Avec quoi, voyons, avec quoi?

— Tire-toi de là, mon bonhomme, murmura Basan.

— Avec un poulet de votre basse-cour, répondit l'étudiant.

— Tout simplement, fit le vieillard d'un ton narquois. Qui donc vous l'a donné, ce poulet?

— Moi, mon oncle, grâce à un de vos fusils que j'ai trouvé dans la pièce à côté.

— Et ce vin?

— Encore moi, mon oncle; j'ai trouvé des clés, là, à ce clou; j'ai deviné où était la cave, et dans celle-ci la place des meilleurs crus.

— Et ces poires et ces pêches?

— Les espaliers de votre jardin, mon oncle, sont couverts de ces beaux fruits.

— Ainsi, monsieur, il n'y a pas

encore trois heures que vous êtes chez moi, et déjà vous vous y considérez comme dans un pays conquis... Vous mettez tout au pillage... C'est révoltant !

Basan, dans un soin, disait en se frottant les mains :

— Bien , très-bien ; j'hériterai seul.

La franche gaieté de l'étudiant disparut à ces dernières paroles de M. Bernard.

— Mon oncle, dit-il avec un commencement d'émotion, si vous êtes réellement fâché contre moi, je veux bien avouer que j'ai tort. Je renonce même à appeler à mon secours les circonstances atténuantes.

— Je voudrais cependant bien les connaître.

— C'est facile, mon oncle : j'avais faim et soif.

— Votre dîner, — celui de votre

oncle, monsieur, — n'était-il pas là, vous attendant ?

— Un dîner! dites plutôt une mystification, mon oncle !

— Qu'est-ce à dire? répliqua le vieillard avec un redoublement de sévérité.

— Affirmeriez-vous, mon oncle, que vous prenez au sérieux toute cette discussion ?

— Monsieur Charvet, je ne plaisante jamais.

— Tant pis, car vous me forcerez à dire des choses désagréables.

— Osez donc les dire.

— Ce ne sera pas long... Je trouve votre réception... comment dirai-je pour ne pas vous blesser... je la trouve anti-écossaise, *puisque chez les montagnards écossais*... vous savez le reste, paroles de Scribe, musique de Boïeldieu. Voyons, mon oncle, pourquoi m'appeler pour me

recevoir ainsi? Il fallait me laisser à Paris, où je me préparais à passer ma thèse... Sans vous connaître beaucoup, je vous respectais, je vous aimais... Ma pauvre mère m'avait toujours parlé de vous comme du meilleur des hommes.

— Ce n'était pas une raison pour amener le désordre chez moi. Quand on veut faire des festins à la Balthazar, monsieur mon neveu, on les paye de ses deniers.

— Soit, répliqua l'étudiant avec fierté. Faisons donc le compte de ce que je vous dois. Votre coq, je l'estime trois francs... remarquez que, dans le village, j'en aurais eu un pareil pour un franc vingt-cinq. Je dis trois francs; pain, quinze centimes; deux bouteilles de vin, un franc l'une... deux francs; deux pêches et deux poires, un franc. Total : six francs quinze et dix sous pour le gar-

çon. Voilà vingt francs. Veuillez me rendre ma monnaie, et permettez-moi d'achever *mon* repas.

— Monsieur ! s'écria l'oncle Pascal, vous insultez un vieillard, le frère de votre mère !

— Je ne vois pas cela. Vous réclamez le prix du repas que vous ne m'avez pas offert, je paye, voilà tout. J'ai devant moi un vieillard c'est vrai ; mais à quoi puis-je reconnaître le frère ma mère ?

— Je vous assure pourtant, reprit l'oncle Pascal dont la voix se radoucit, que j'étais animé de bonnes intentions. J'avais pensé sérieusement à votre avenir.

— Ce qui vous avait fait oublier le présent.

— Vous savez que je suis riche, Charvet.

— Je ne l'aurais jamais pensé à la façon dont vous vivez

— Pour vous prouver que je vous porte une grande affection, malgré tout, je vous offre le moyen de reconquérir mes bonnes grâces.

— Faiblesse et lâcheté ! grommela Anatole.

— Je vous écoute, mon oncle, dit Charvet.

— Mon ami, je suis malade.

— Vous êtes malade, mon oncle? reprit l'étudiant avec intérêt. On ne le dirait pas vraiment.

—J'ai l'esprit frappé. En médecine, on appelle cela une hypocondrie, une horrible maladie, mon neveu... Je crois être entouré de scélérats, et dans tous ceux qui m'approchent je crains toujours de rencontrer un assassin...

— Pauvre homme! pensait Charvet.

— Je continue toujours à n'y rien comprendre, se disait Madeleine.

— Cette inquiétude, cette perplexité incessante, continua l'oncle Pascal, m'a fait renvoyer tous mes domestiques. Je ne veux voir autour de moi que des visages amis.

— Mais, mon oncle, il y a des serviteurs honnêtes.

— Peut-être... mais où les trouver? Je veux être gardé, défendu, protégé par mon neveu. C'est pour cela que je vous ai mandé.

— Vous avez bien fait de compter sur mon dévouement, mon oncle.

— A la bonne heure. Vous avez vu mon jardin; vous avez dû entrevoir mon parc?...

— C'est une propriété magnifique.

— Et d'un rapport!... Or, voici ce que j'ai pensé en renvoyant mon jardinier : mon neveu Charvet est étudiant en médecine; il connaît les fleurs, les plantes, *et cætera*.... Voilà le jardinier qu'il me faut.

Le jeune homme laissa éclater un rire formidable.

— Hein! fit le vieillard toujours grave.

— Je ne dis rien, mon oncle, je ris, voilà tout.

— Vous riez, pourquoi?

— Votre proposition est si curieuse...

— Curieuse?

— Si... hypocondriaque, — c'est vous qui avez dit le mot — que je ne puis m'empêcher de rire.

— Tout est perdu! pensa Madeleine.

— L'imbécile! il va être chassé à coups de fourche, se disait Basan tout joyeux.

L'oncle Pascal reprit d'une voix courroucée :

— Monsieur, c'est la seconde fois, en quelques minutes, que vous me

manquez de respect ! Vous oubliez que mon testament n'est pas encore fait, et que je puis...

— Me déshériter? Comme vous voudrez, mon oncle ! Jamais l'argent ne me fera commettre une bassesse... Tenez, je préférerais être condamné aux choux et à l'eau à perpétuité.

— Il y a des gens aussi bien nés que vous, monsieur, qui n'ont pas de susceptibilités pareilles.

— Qui donc ?

— Celui-là... Basan ! répondit le vieillard en montrant le pauvre Anatole, qui cachait son visage rouge de honte.

— Basan ! c'est mon cousin !... Ah! mon pauvre garçon, comme te voilà fagotté !...

Et il se remit à rire de plus belle.

— Tu me rendras raison ! s'écria Anatole furieux.

— De quoi ?

— De tes insultes.

— Allons donc, tu es fou, fit Charvet avec dédain. Depuis quand les valets viennent-ils sans permission se mêler à la conversation des maîtres !

— Oh ! cet outrage veut du sang ! hurla Anatole en se précipitant sur Charvet.

Madeleine jeta un cri perçant et se plaça entre eux.

VII

Eugène Charvet avait croisé les bras et souriait ironiquement.

Madeleine était pâle et tremblante comme la feuille du bouleau.

Anatole Basan menaçait son cousin du poing et se tordait dans sa rage impuissante. Sa tête se héris-

sait comme le dos d'un porc-épic.

Quant à l'oncle Pascal, il semblait être de marbre. Pas un geste, pas un mouvement ne trahissait la pensée qui était en lui et dictait son étrange conduite.

— Oh! mon père! s'écria Madeleine suppliante, souffrirez-vous que vos neveux se battent devant vous?

— Non, certes, répondit le vieillard. Toi, Basan, tiens-toi tranquille. Et vous, monsieur Charvet, je vous déshérite, et je vous...

— N'achevez pas, mon oncle, répliqua l'étudiant d'un ton digne, je vais prévenir vos désirs en reprenant immédiatement la route de Paris. Mais, auparavant, laissez-moi féliciter votre futur héritier, M. Anatole Basan, le dernier des Crispins.

— Mon oncle! exclama Basan, permettez-moi de châtier cet insolent.

Charvet décocha à son cousin un regard de mépris et lui tourna le dos en haussant les épaules.

Ce mouvement le plaça en face de Madeleine.

Sous le regard du jeune homme, elle baissa les yeux.

— Mademoiselle, lui dit-il, je n'oublierai jamais les instants que j'ai passés avec vous; j'ai lu dans votre cœur, je sais ce qu'il contient de générosité, de bonté; et c'est une grande satisfaction pour moi, en quittant cette demeure, de penser que j'y ai rencontré une sympathie, la vôtre. Adieu, mademoiselle.

La jeune fille s'approcha de M. Bernard.

— Mon père, dit-elle avec des larmes dans la voix, mon père, vous ne le laisserez pas partir ainsi...

— Tais-toi! répondit le vieillard.

— Mon oncle, dit l'étudiant en

faisant deux pas vers M. Bernard, je ne vous en veux point, je tâcherai d'oublier votre réception et de ne me souvenir que d'une chose : c'est que vous êtes le frère de ma mère, et que c'est votre nom que ses lèvres ont murmuré avant de se fermer pour toujours.

Ces paroles étaient tout ce qu'il avait à dire, son adieu à son oncle. Il se dirigea aussitôt du côté de la porte.

Le visage de l'oncle Pascal changea d'expression tout-à-coup. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Charvet! cria-t-il au moment où le jeune homme ouvrait la porte.

L'étudiant se retourna et demeura interdit en voyant le vieillard qui lui tendait les bras.

— Oh! méchant! reprit l'oncle Pascal d'une voix émue, tu serais donc parti sans m'embrasser!...

Dans mes bras, mon enfant, dans mes bras ! ajouta-t-il.

Et, ne pouvant plus se maîtriser, il se mit à pleurer comme un enfant.

Anatole Basan, .plus honteux et plus désespéré que jamais, voyant que personne ne faisait attention à lui, profita de ce moment pour s'esquiver sans bruit. Il s'apercevait enfin que l'oncle Pascal l'avait soumis à une épreuve et cruellement mystifié. Il comprit qu'il n'avait plus qu'à reprendre son costume de gandin et à quitter le château immédiatement, ce qu'il aurait fait s'il n'eût été arrêté par M. Bernard au moment où il allait sortir.

Le vieillard le prit par la main et l'emmena dans sa chambre ; il le fit asseoir et prit un siége en face de lui.

Anatole, intrigué et mal à son aise, perdait contenance.

— Tu es criblé de dettes, lui dit

l'oncle Pascal sans autre préambule; tes créanciers perdent patience et vont tomber un de ces jours, comme des oiseaux de proie, sur l'héritage de ton père. Quand ils en auront pris chacun un morceau, que restera-t-il? Presque rien. Je suis le frère de ta mère; c'est pour cela que je veux te tirer du mauvais pas où t'ont conduit tes folies. Je paierai tes dettes, je les paierai toutes, mais à une condition : c'est que tu deviendras un homme...

— Oh! mon oncle!...

— Laisse-moi continuer. Tu renonceras à tes extravagances, à miss Clarisse et le reste. Tu te procureras une occupation, je le veux. Nous sommes tous nés pour le travail. Il est honteux, à ton âge, de se croiser les bras et de ne rendre aucun service à la société. Me le promets-tu?

— Je suivrai vos conseils, je vous

obéirai comme à mon père, mon oncle.

— C'est bien, nous verrons. Tu sais que j'aime tendrement ma fille d'adoption, ma chère Madeleine; mais cette grande affection ne me fait point oublier que vous êtes, toi et ton cousin, mes héritiers légitimes. Pour concilier ces divers intérêts et assurer l'avenir de cette chère enfant, j'ai songé à la marier à l'un de mes neveux. Je connais assez Madeleine pour te donner l'assurance, dès à présent, que ce n'est point toi qui deviendra son mari. Comme je ne t'avais fait venir près de moi que pour cette seule raison, je te laisse libre de nous quitter dès demain, si c'est ton bon plaisir, ou de rester au château jusqu'à ce que tu aies trouvé un emploi dans une administration quelconque.

— J'ai besoin de vos conseils et

de votre aide, mon oncle; si vous le permettez, je resterai près de vous.

— Voilà la réponse que j'attendais, reprit l'oncle Pascal avec bonté. Je vois avec plaisir que si la tête est légère le cœur est bon.

Anatole sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Mon oncle, mon cher oncle! pardonnez-moi, dit-il en prenant la main du vieillard qu'il porta à ses lèvres.

— Allons, va-t'en! s'écria l'oncle Pascal souriant et heureux; tu sais bien que je crains les émotions trop vives.

Et il ajouta :

— En attendant le dîner que nous prépare Marguerite, — dîner meilleur que celui d'hier au soir — tu peux descendre à l'écurie; tu y trouveras François, mon cocher : il te sellera un cheval et tu iras faire une

excursion dans les environs. Va!

Dans le corridor, Basan rencontra son cousin.

— Veux tu me serrer la main? lui dit-il.

— Certainement, mon cher Anatole, et même t'embrasser, répondit l'étudiant.

— Merci. A partir de ce jour je t'aimerai comme un frère.

Et les deux cousins réconciliés s'embrassèrent.

— Je suis bien heureuse! dit à quelques pas d'eux une voix douce et harmonieuse.

C'était Madeleine qui sortait de sa chambre.

Elle avait tout vu et entendu :

Un mois après, le mariage de la gentille Madeleine avec Eugène Charvet se célébrait au château de l'oncle Pascal.

L'ENFANT PERDU

I

Après deux ans de mariage, madame de Gantrey avait eu le malheur de perdre son mari. Riche, jolie et jeune — elle n'avait que vingt ans — ses amis pensèrent que l'année de deuil expirée, elle quitterait ses vêtements noirs et reparaîtrait dans le monde, où l'appelaient sa beauté, sa grâce et les charmes de son esprit. On pensa aussi qu'elle ne tarderait pas à se remarier : car, disait-on, bien qu'elle ait eu pour M. de Gantrey une affection pro-

fonde, il est impossible qu'une femme de son âge et de sa condition reste libre longtemps ; ce serait se faire remarquer et livrer sa vie à toutes sortes de suppositions malveillantes. Son oncle, M. de Vandoise, colonel de dragons en retraite, était de cet avis.

Cependant, l'année de deuil écoulée, madame de Gantrey, contre toutes les prévisions, non-seulement ne cessa pas de porter des couleurs sombres, mais ne reparut point dans le monde, où elle était si impatiemment attendue, si ardemment désirée.

Ce n'était pas seulement la douleur causée par la perte d'un époux bien-aimé qui retenait madame de Gantrey chez elle, lui faisait fermer ses salons et l'éloignait des plaisirs de son âge : elle avait un fils ; et le sacrifice qu'elle n'aurait peut-être

point fait au souvenir de son mari, elle avait résolu de l'accomplir pour l'enfant, en lui dévouant sa vie tout entière. C'était sans doute présumer beaucoup de ses forces ; mais le cœur d'une mère connaît tous les courages et ne recule devant aucun acte d'abnégation et de dévouement.

Quand on eut bien compris que la retraite de madame de Gantrey était sérieuse, la plupart de ses amis l'acceptèrent. Pourtant, ceux qui aspiraient à sa main ne furent point découragés; ils s'adressèrent au colonel.

Le vieux soldat, qui ne demandait pas mieux que de donner à sa nièce un second mari, se chargea desdemandes, et les transmit une à une, et plaida la cause de chaque prétendant avec une adresse et une énergie dignes d'un diplomate. Mais

il en fut pour ses frais, et ses meilleurs arguments étaient toujours réduits à néant par cette simple réponse :

« Je ne veux pas me marier. »

Le pauvre colonel eut donc, après chaque demande, la triste mission d'éconduire poliment le demandeur.

Néanmoins, il ne perdit pas complétement courage, et, bien que les prétendants se fussent retirés, il n'en revint pas moins fort souvent sur la question du mariage. Les réponses de la jolie veuve lui causèrent plus d'une fois des irritations violentes ; mais comme, à part son obstination à vouloir marier sa nièce malgré elle, c'était le meilleur homme du monde, après avoir boudé pendant quelques jours, il finissait toujours par se condamner lui-même en avouant qu'il avait tort.

Un jour, madame de Gantrey le

vit arriver chez elle avec un air rayonnant qui la surprit.

« Vous me paraissez bien joyeux aujourd'hui, mon oncle? lui dit-elle.

— Je suis toujours ce que je parais tre, ma nièce.

— C'est vrai. Serais-je indiscrète en vous demandant la cause de votre grande joie?

— Nullement. Sachez donc, ma nièce, que je vous ai trouvé un mari. »

Madame de Gantrey laissa glisser sur ses lèvres un malicieux sourire.

« Ce doit être le septième ou le huitième que vous me proposez, dit-elle.

— Le neuvième, ma nièce ; mais celui-ci est celui que vous épouserez ; il a toutes les qualités, toutes..

— Les autres avaient aussi toutes les qualités, toutes les perfections, interrompit la veuve.

— Ne parlons pas de ceux-là, reprit vivement le colonel, vous ne les aimiez pas.

— Pas plus que je n'aime celui que vous me proposez aujourd'hui.

— C'est ce que nous verrons, quand vous le connaîtrez.

— Je ne désire pas le connaître, mon cher oncle ; vous savez bien que...

— Oui, que vous ne voulez pas vous remarier Parbleu, je sais cette phrase par cœur depuis longtemps; mais voici le moment de la modifier de façon à lui faire exprimer tout le contraire.

— Au fait, nous ne nous sommes pas querellés depuis un mois, dit froidement madame de Gantrey.

— Je ne veux pas me fâcher, ma nièce, je veux rester calme ; je ne cherche point à vous faire de la peine, mais je désire vivement vous persuader. Ecoutez-moi.

— Oh ! je connais d'avance toutes les excellentes raisons que vous pouvez faire valoir ; mais elles ne seront jamais suffisantes pour me convaincre. Vous me répéterez ce que vous m'avez déjà dit vingt fois. A tout cela, mon oncle, je répondrai : Attachée à mon mari par une affection vive, basée sur l'estime que nous avions mutuellement l'un pour l'autre, ma vie devait s'écouler près de lui, entourée de félicités parfaites ; le ciel ne l'a pas voulu, j'ai pleuré cet ami si cher, je le regrette encore. A-t-on le droit de m'en blâmer ? Je suis heureuse dans ma liberté ; qu'on me la laisse. Vous me parlez d'aimer, est-ce que le cœur d'une mère n'est pas assez rempli quand à côté d'un souvenir se place sa tendresse pour son enfant ? Je n'envie et ne désire rien. Je me suis habituée à l'existence nouvelle que

je me suis faite, elle me plaît. Pourquoi y changerais-je quelque chose? Mon fils, mon fils ! voilà ma vie, mes joies, mon avenir...

— Il grandira, reprit le colonel, un jour l'amour maternel ne lui suffira plus, il cherchera son bonheur loin de sa mère, qui se sera sacrifiée pour lui, et alors...

— Alors je serai vieille, interrompit madame de Gantrey.

— Vieille, seule et oubliée.

— Un fils aime toujours sa mère.

— Oui, si elle a su faire passer en lui une partie de son cœur. »

Le regard de la veuve étincela, et un mystérieux sourire s'arrêta sur ses lèvres.

« C'est égal, reprit M. de Vandoise, je ne suis pas de votre avis, et je persiste quand même à vouloir vous marier.

— En vérité, j'admire votre courage.

— Permettez-moi de vous présenter mon protégé.

— A quel titre, mon oncle ?

— Comme votre futur mari, parbleu !

— En ce cas, je vous serai obligée de m'épargner une entrevue qui ne saurait m'être que très-pénible.

— Madame, dit le colonel d'un ton sévèrement comique, ce jeune homme est le fils de mon meilleur ami, et je me suis engagé à lui porter une réponse satisfaisante.

— Le colonel de Vandoise, si prudent d'habitude, a agi un peu légèrement dans cette occasion, reprit la jeune veuve avec une raillerie affectueuse.

— Accusez mon désir de vous voir heureuse.

— Ce monsieur me connaît donc?

— Il vous a vue plusieurs fois chez la comtesse de Ségusac. C'est un brillant cavalier; vous avez dansé avec lui.

— C'est possible. Comment le nommez-vous?

— Alfred Vernon : c'est le fils du général Vernon, un de mes vieux compagnons d'armes.

— Je connais ce nom, mais j'avoue que je n'ai pas conservé le moindre souvenir du fils de votre ami.

— Alfred a meilleure mémoire que vous, ma nièce, puisqu'il ne vous a pas oubliée.

— Je ne crois pas aux impressions que deux années ne parviennent pas à effacer, reprit la veuve en riant; je ne cherche pas à comprendre le motif qui me fait rechercher aujourd'hui par M. Alfred Vernon. Dites-lui, mon oncle, que je ne veux pas

me remarier, et qu'une veuve ayant un fils qu'elle aime exclusivement, n'est pas ce qui lui convient. Il vous comprendra.

M. de Vandoise tourmenta sa moustache grise et quitta sa nièce en jurant de ne plus s'occuper de son avenir. Elle ne le revit pas de plusieurs jours ; elle supposa avec raison que le vieux soldat lui gardait rancune, mais elle se consola en faisant cette réflexion : qu'elle n'obtiendrait jamais sa tranquillité qu'en passant par les petites et grandes colères de M. de Vandoise.

II

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, au moment de sortir, comme d'habitude, pour promener

son fils dans le jardin des Tuileries, madame de Gantrey se trouva subitement indisposée. L'enfant, impatient de partir, le faisait déjà comprendre par des appels fréquents suivis de cris furieux. La mère, un peu malgré elle, se décida à le confier à sa bonne en disant :

« Veillez bien sur lui et rentrez de bonne heure. »

La domestique prit l'enfant dans ses bras et sortit, non sans avoir admiré son image qu'une glace de Venise lui avait montrée de la tête aux pieds.

Elle étrennait ce jour-là une robe nouvelle de fort bon goût; son bonnet sans rubans, mais coquet et finement brodé, lui allait à ravir; le tablier, d'une blancheur éblouissante, complétait le plus joli costume qu'une jeune et gentille soubrette pût rêver. Aussi Augustine

s'était-elle trouvée charmante. Elle aurait pu se le dire et se le répéter tout à son aise, mais cette satisfaction lui parut légère ; il fallait à sa vanité quelque chose de mieux. S'admirer soi-même, c'est déjà bien, mais ce n'est rien à côté de l'admiration qu'on provoque chez les autres, sans compter les compliments et les regards d'envie qui en sont la suite.

« A qui pourrais-je bien me montrer ? se demandait Augustine en regardant à droite, à gauche d'un petit air superbe. Je n'ai pas de camarades dans ce quartier, continuait-elle, c'est ennuyeux ; je ne cause avec personne, je suis toujours seule. Victoire et Adelaïde, mes deux payses, sont plus heureuses que moi ; elles habitent la même rue et se voient presque chaque jour. Aujourd'hui, en ce moment, elles se promènent ensemble dans la grande

allée du Luxembourg. C'est loin d'ici le Luxembourg... c'est égal avec de bonnes jambes. Si j'y allais? Voilà près de deux mois que je n'ai pas vu Victoire...

Tout en monologuant, Augustine était arrivée rue de Rivoli, à l'une des entrées du jardin des Tuileries. Elle traversa la promenade sans s'arrêter, gagna la rive gauche de la Seine, et s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain par la rue des Saints-Pères.

Le petit garçon qu'elle portait tantôt sur deux bras, tantôt sur un seul, paraissait très-satisfait de son voyage à travers Paris : il riait, regardait, s'étonnait et jasait comme une nichée de chardonnerets dans une chènevière.

Augustine trouva ses deux amies en train de babiller, assises sur un banc de pierre.

« Tiens, c'est toi, Augustine?

— Oui, c'est moi.

— Nous avons parlé de toi, hier.

— Et moi je pensais à vous, puisque me voilà.

— C'est vrai. Que tu as donc bien fait de venir de ce côté!

— Gaston, vous allez jouer avec les petits garçons, dit Augustine en montrant au fils de madame de Gantrey, les deux enfants confiés aux soins et à la surveillance de ses camarades. Soyez bien sage, ajouta-t-elle.

Gaston regarda de travers les deux enfants et s'en alla, à dix pas d'eux, se rouler dans la poussière à l'ombre d'un marronnier.

« Quel joli bonnet! dit Victoire.

— La belle robe! reprit Adelaïde.

— Vous trouvez? fit Augustine rougissant de plaisir.

— Tu es tout-à-fait bien.

— Charmante, vraiment!

Tout en se promenant dans l'avenue, les trois amies parlèrent du pays, des beaux jours d'autrefois, des papas, des mamans, des cousins, des cousines, de celui-ci, de celles-là. Elles dirent du bien de quelques-uns, en déchirèrent beaucoup d'autres à belles dents. L'une était laide et s'arrangeait mal; l'autre une sotte qui ne trouverait jamais un mari. Monsieur un tel était avare, madame une telle une gourmande, etc. Et chacune racontait son histoire qui les faisait rire aux larmes toutes trois. La médisance allait son train et voyageait, voyageait, ailes déployées. Les heures se passaient. Chaque fois que leurs pas les rapprochaient de l'endroit où jouaient les petits garçons, l'une d'elles jetait un coup d'œil distrait sous les arbres et n'avait pas plus tôt

reconnu un des enfants, qu'elle tranquillisait ses compagnes en disant :

« Ils sont là ! »

Elles s'oublièrent si bien, que la nuit commençait à venir lorsqu'elles songèrent à se séparer.

« Où sont les enfants?

— Là, près de cette statue

— Mais Gaston ! je ne vois pas Gaston ! » s'écria Augustine.

L'enfant avait, en effet, disparu.

« Où est-il, mon Dieu ? Gaston ! Gaston ! » appela la bonne devenue très-pâle.

Quelques promeneurs se retournèrent, puis s'éloignèrent sans rien dire.

On questionna les deux enfants, ils ne comprirent même pas ce qu'on voulait leur dire.

Augustine quitta ses compagnes pour se mettre à la recherche de Gaston ; ses cheveux, mouillés par

une sueur froide, se collaient sur ses tempes. La nuit tomba tout-à-fait; on ne voyait plus que de rares promeneurs, silencieux, dans les allées sombres. Augustine sortit, en pleurant, du Luxembourg, où elle avait en vain cherché l'enfant

La crainte de recevoir des reproches qu'elle avait mérités, lui fit commettre une nouvelle faute : elle n'osa pas retourner chez sa maîtresse, qui, depuis longtemps, comptait avec anxiété chaque minute qui s'écoulait sans qu'elle vît revenir son enfant.

Le soir, madame de Gantrey, oubliant ses souffrances, envoya chercher une voiture et se fit conduire au jardin des Tuileries, où elle supposait que la jeune fille avait mené l'enfant. Elle le parcourut dans tous les sens, en proie à une agitation fébrile. Elle revint chez elle déses-

pérée, presque folle, donna l'ordre d'aller chercher M. de Vandoise, et s'affaissa sur un fauteuil en éclatant en sanglots.

Le colonel, instruit par le domestique que lui avait dépêché sa nièce, arriva avec une figure blême, toute décomposée; jamais il n'avait mordu et tortillé son épaisse moustache avec une aussi belle rage.

Madame de Gantrey lui fit part de toutes ses angoisses.

« Que faire, mon oncle, que faire?... Ah! si mon fils est mort, je ne lui survivrai pas! »

Le colonel se donna le temps de réfléchir. Il sentait combien les craintes de la jeune mère étaient sérieuses, légitimes, il les partageait; cependant, il ne voulait pas la désespérer complètement en le lui laissant voir.

« Augustine n'a pas reparu, dit-il,

donc elle est avec l'enfant. Qui sait? Peut-être s'est-elle trouvée malade subitement.

— Quelqu'un, en venant m'avertir, m'aurait ramené mon fils, » reprit madame de Gantrey.

Le vieil officier saisit l'extrémité de sa moustache entre le pouce et l'index et la tira violemment.

« C'est juste, fit-il; d'ailleurs, nous ne pouvons établir que des conjectures. Si un accident grave était arrivé à votre enfant, vous en seriez déjà instruite; cela, il me semble, doit vous tranquilliser.

— Que dites-vous, mon oncle? me tranquilliser! Vous ne voyez donc pas qu'une seule minute me fait souffrir toutes les douleurs que le cœur d'une mère peut connaître. Je veux bien croire que la vie de mon enfant ne court aucun danger; cette croyance me laisse au moins

un espoir; mais l'incertitude dans laquelle je suis n'est-elle pas bien affreuse? Le monde fourmille de gens méchants et malintentionnés. Si on m'avait volé mon fils?... »

Le colonel eut froid par tout le corps.

« Dans Paris, en plein jour... Quelle idée! dit-il.

— Admettez-vous que cela soit possible?

— Non, non, non!

— Vous avez donc oublié le procès qui fit tant de bruit il y a quelques années?

— Non, mais...

— C'était un enfant de l'âge de Gaston; une misérable femme, poussée par une pensée de cupidité, l'avait volé à sa mère, dans Paris, en plein jour.

— Je sais, » dit M. de Vandoise, qui ne trouvait rien à répliquer.

III

Comme tous les enfants, Gaston était capricieux; peut-être même un peu plus que les autres, grâce à la façon dont sa mère l'élevait, madame de Gantrey n'ayant jamais su résister à aucun de ses jeunes désirs. Il avait dédaigné la société des deux enfants avec lesquels sa bonne lui disait de jouer, et, au bout d'un instant, s'était mêlé à d'autres qui s'ébattaient joyeusement à quelque distance.

C'étaient des enfants d'ouvriers, gardés par eux-mêmes, et habitués, sans doute, à sortir et à rentrer seuls. Ils accueillirent Gaston comme un frère, et fêtèrent sa bienvenue avec des cris, des danses et de nombreuses culbutes. Gaston, enchanté,

fit comme eux, et s'en donna à cœur joie.

Le moment de rentrer à la maison arrivé, les plus âgés entraînèrent les plus jeunes, et Gaston les suivit. On sortit du Luxembourg par la rue de Fleurus, et, dans la rue de Vaugirard, la bande joyeuse s'éparpilla et disparut tout à coup dans les allées de quatre ou cinq maisons.

Beaucoup plus surpris qu'effrayé, Gaston attendit d'abord assez patiemment; mais bientôt, ne voyant reparaître aucun des enfants, il regarda autour de lui avec effroi, et se mit à jeter des cris désespérés.

Les passants s'arrêtèrent, se groupèrent autour de lui, et l'accablèrent de questions auxquelles il ne répondait qu'en criant plus fort. Tant de figures inconnues l'épouvantaient au lieu de le rassurer.

« C'est un enfant perdu, dirent quelques voix.

— Pauvre petit! il faut le reconduire chez ses parents.

— C'est difficile, il ne sait pas dire où il demeure.

— Alors, menons-le chez le commissaire de police. »

Ce conseil allait être mis à exécution, lorsqu'un jeune homme élégamment vêtu s'approcha de l'enfant, et déclara qu'il se chargeait d'en prendre soin jusqu'à ce qu'il fût réclamé par sa famille.

En voyant l'inconnu s'avancer vers lui, Gaston l'avait examiné avec défiance; puis, soit que le visage sympathique de son protecteur l'eût complètement rassuré, ou qu'il ait jugé inutile de se désoler plus longtemps, ses traits s'éclaircirent et ses yeux se séchèrent comme par enchantement. Le jeune homme le

prit dans ses bras et s'éloigna pendant que les spectateurs applaudissaient.

Arrivé chez lui, l'inconnu donna l'ordre de servir son dîner. La présence de l'enfant fut une occasion pour charger la table de pâtisseries, de fruits superbes et de sucreries exquises. La faim, et, sans aucun doute, la gourmandise, chassèrent ce que Gaston gardait encore de timidité; ses yeux pétillèrent, et, sans plus se gêner que s'il eût été près de sa mère, ses petites mains désignèrent les diverses choses qu'il voulait manger ; il suça quelques fruits, mordit aux gâteaux, et croqua sans façon une douzaine de bonbons. On aurait pu croire que pour ces friandises l'ingrat avait oublié sa mère. Cela n'était pas : Gaston avait déjà du cœur. Bientôt il cessa de rire et de babiller, deux grosses larmes

roulèrent dans ses yeux, et saisissant la main de son ami :

« Allons chez maman, dit-il.

— Nous allons y aller, mon petit ami, » répondit le jeune homme en faisant asseoir l'enfant sur ses genoux.

Et tout en caressant de la main les boucles de ses cheveux :

« Comment s'appelle ta maman ? lui demanda t-il.

— Maman? elle s'appelle maman, » répondit le petit bonhomme.

Cette réponse naïve fit sourire l'inconnu.

« Et toi comment t'appelles-tu?

— Gaston.

— Et puis? n'as-tu pas encore un autre nom? »

L'enfant remua négativement la tête.

« Voyons, mon petit Gaston, tu dois savoir le nom de ton papa?

— Je n'ai pas de papa, » fit l'en-

fant, qui se prit aussitôt à pleurer.

Il venait de se rappeler que sa mère ne lui parlait jamais de son père sans verser des larmes, et ce souvenir faisait couler les siennes.

Cette sensibilité extrême chez un enfant si jeune étonna et émut le jeune homme. Il embrassa Gaston affectueusement.

« Pauvre petit, pensa-t-il, son pere est mort sans doute, et il ne l'a point oublié. »

Au bout d'un instant il reprit :

« Où demeure ta maman, mon ami ?

— Là bas, répondit l'enfant en levant son bras mignon.

— Sais-tu dans quelle rue?

— Non, » fit Gaston.

Et ses grands yeux intelligents regardèrent tristement la figure de l'inconnu. Celui-ci continua :

« Tout à l'heure, quand je t'ai

rencontré, tu sais? tu étais seul, tu pleurais, d'où venais-tu ?

— Du jardin.

— Le jardin de ta maman ?

— Non.

— Tu venais de jouer ?

— Oui, avec les petits garçons.

— Tu étais avec ta maman ?

— Non, avec Titine.

— Sa bonne, pensa le jeune homme. Et Titine, où est-elle ? reprit-il.

— Je ne sais pas.

— Elle n'est donc pas restée toujours près de toi ?

— Non. »

Ces réponses, quoique très-vagues, permirent au jeune homme de deviner, à peu près, comment l'enfant s'était perdu.

« Le questionner plus longtemps, se dit-il, serait le fatiguer inutilement ; je n'apprendrai rien par lui

Depuis un instant le plus jeune des enfants s'était endormi bercé dans les bras de son frère. La mère le prit doucement, lui mit un baiser sur le front et le coucha dans son berceau. Ensuite, elle débarbouilla André et lui mit sa blouse des dimanches, elle-même lissa ses cheveux, les emprisonna dans une coiffe blanche et changea de tablier. Puis s'étant assurée que le petit dormait profondément, elle prit André par la main et sortit.

III

Monsieur Gorjut, chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre doublée de fourrures et les pieds dans une chancelière, malgré le grand feu clair qui flambait

dans la cheminée, était occupé à aligner des chiffres et à faire des additions.

Mademoiselle Gorjut, une charmante jeune fille de dix-huit ans, lisait, assise près du feu.

Le riche propriétaire voulut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

— M'apportez-vous mon argent? lui demanda-t-il durement.

— Hélas! non, Monsieur, répondit la pauvre femme.

— Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous?

— Je viens vous demander du temps, Monsieur; nous travaillerons, nous vous payerons, je vous le promets. Jacques va bien maintenant, les forces sont revenues.

— Du temps, un nouveau délai, non. Vous deviez payer à la Saint-Martin, nous voici à la fin de l'an-

née! j'ai trop attendu, je ne veux plus attendre.

La malheureuse tremblait comme la feuille agitée par le vent. Le petit garçon tenait sa jupe à deux mains et, peureux, se cachait derrière elle.

— Monsieur Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

— Ce n'est pas mon affaire. Si vous ne payez pas demain, après-demain vous partirez.

— Mais où voulez-vous que nous allions?

— Cela ne me regarde pas.

— J'ai deux enfants, monsieur Gorjut, celui-ci et un autre petit, tout petit, dit-elle en pleurant. Ah! vous n'aurez pas le cœur assez dur pour faire cela. Nous vous aimons, nous vous respectons ; pourquoi nous traitez-vous si mal?

— Je veux être payé.

— Mademoiselle, reprit-elle en s'adressant à la jeune fille, de grâce, intercédez pour nous auprès de votre père.

Mlle Gorjut fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda, tour-à-tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on pût être si cruel pour des malheureux.

Puis elle reprit doucement et avec une certaine dignité :

— Monsieur Gorjut, je vous demande pardon d'être venue vous déranger ; je l'avoue, j'espérais vous attendrir. Je n'aurais pas osé supposer que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui

venait vous implorer au nom de ses enfants.

Vous me repoussez, votre cœur s'est fermé pour nous; c'est à Dieu seul que je m'adresserai maintenant. Peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah! Monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi!

Après ces paroles, elle prit son enfant dans ses bras et sortit vivement.

M. Gorjut se remit tranquillement à ses additions.

Mlle Gorjut ferma son livre. Sur la derniere page qu'elle avait lue, il était tombé deux larmes.

IV

La jeune mère rentra chez elle; l'enfant dormait encore, le feu s'é-

tait éteint; elle s'assit près du berceau et se prit à sangloter.

Le petit André se haussa autant qu'il put, et étant parvenu à se suspendre au cou de sa mère, il couvrit ses joues de baisers.

— Maman, lui dit-il tout-à-coup, M. Gorjut t'a fait pleurer; c'est un méchant, M. Gorjut. Quand je serai grand, je le lui dirai. Maman, je ne veux plus que tu pleures.

— Eh bien! oui, je ne pleurerai plus.

— Ecoute, c'est demain Noël. Tu m'as dit que ce jour-là le bon Noël apportait des bonbons aux enfants qui avaient été bien sages. Moi, j'ai été bien sage, n'est-ce pas, maman? Mon petit frère aussi?

— Oui, mon ami, vous avez été bien sages tous les deux.

— Le bon Noël viendra chez nous cette nuit?

— Je l'espère.

— Eh bien, maman, je ne veux pas de bonbons.

— Tu ne veux pas de bonbons, mon ami.

— Non, je vais dire ma prière, pour que le bon Noël apporte de l'argent.

— De l'argent?

— Oui, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer.

Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

— Oh! oui, prier, prier! s'écria la mère.

Et, à son tour, elle se mit à genoux devant le berceau de son jeune fils.

Il était nuit noire lorsque Jacques rentra ; il apportait, comme il le faisait chaque jour, un énorme fagot de bois mort, qu'il avait ramassé

dans la forêt. Le bois mort brûle vite, mais on l'économisait pour que le fagot durât tout un jour.

En travaillant, Jacques avait eu chaud, puis, dans la forêt, en ramassant le bois, le froid l'avait saisi; il était si légèrement vêtu! Il rentrait tout grelottant.

La jeune femme jeta vite sur le feu une brassée de bois. On fit cercle autour de la flamme pétillante.

Jacques mangea sa soupe sur ses genoux. Voyant qu'il ne parvenait pas à se réchauffer, il se mit au lit.

Un instant après la mère coucha les enfants. Mais auparavant, André qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer les petits souliers de son frère et les siens tout près du feu, sous le manteau de la cheminée.

— Te trouves-tu mieux? demanda la jeune femme à son mari.

— Oui, répondit-il. Je crois que

je vais dormir, un bon sommeil me remettra.

— Moi, je vais faire la veillée de Noël, dit-elle.

Et elle reprit son tricot. C'était un gilet de laine qu'elle confectionnait pour son mari.

Une demi-heure plus tard, Jacques et les deux enfants dormaient.

V

Elle travaillait, la jeune femme, et elle se disait :

— Quand Jacques portera ce bon tricot, il n'aura plus froid.

Elle pensait aussi à la menace du propriétaire et elle se trouvait bien malheureuse. Elle n'avait rien dit à son mari, car elle avait eu peur de le rendre plus malade. Elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie, la lampe s'éteignit tout d'un coup, faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison et elle n'avait pas d'argent pour en aller acheter.

Peu de temps après, les cloches sonnèrent à grande volée; elles appelaient les fidèles à la messe de minuit.

— Je suis bien mal vêtue pour aller à l'église, se dit la pauvre femme; mais n'importe, à l'entrée, cachée derrière un pilier, on ne me verra pas; j'entendrai les chants du prêtre et je joindrai mes prières à celles des autres femmes.

Jacques et les enfants dormaient toujours.

Elle s'éloigna à petits pas et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après, deux femmes, dont l'une portait une lanterne

sourde, s'arrêtèrent devant la porte de l'humble demeure.

Il avait neigé dans la soirée, puis à la neige avait succédé un épais brouillard.

— Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit à voix basse l'une des deux femmes.

— C'est vrai, répondit l'autre; ils sont couchés sans doute.

— Faut-il entrer ?

— Oui. La porte n'est sûrement fermée qu'au loquet. Dans le village, les pauvres gens ne se servent pas de clef.

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doncement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'auprès du lit du petit André. Là, elle s'arrêta. Puis projetant la lumière de la lanterne sur les objets,

elle regarda, elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, et le visage frais et rose d'André, ressortant comme une peinture sur la toile blanche de son petit oreiller. Il lui sembla que le garçonnet avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table en plongeant la main dans la poche de sa robe. Elle la retira fermée, avec l'intention évidente de mettre sur la table ce qu'elle tenait. Mais, en ce moment, la lumière de la lanterne frappa en plein sur les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

L'inconnue tressaillit et un sourire céleste erra sur ses lèvres.

Elle s'approcha vivement de la cheminée, se baissa, et sa main fine et blanche passa plusieurs fois au-dessus des petits souliers. Enfin, elle se redressa belle et radieuse, et,

légère comme un oiseau, elle courut rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

VI

Jacques et sa femme se réveillerent en même temps, à l'aube naissante.

— Jacques, dit-elle, tu as bien dormi, te ressens-tu encore de ton malaise?

— Plus du tout; le sommeil a réparé mes forces; je suis tout à fait bien. Je vais me lever, je ferai un bon feu pour que la chambre soit chaude quand tu habilleras les enfants.

— Non, répliqua-t-elle; c'est aujourd'hui fête, tu ne travailles pas;

prends encore une heure ou deux de repos, je veux me lever la première.

A ce moment, André se réveilla à son tour. Il se retourna dans son petit lit, sortit à moitié de dessous les couvertures et regarda du côté de la cheminée, les yeux grands ouverts. Mais le jour était encore trop faible; il ne put voir ses souliers et ceux de son petit frère.

— André, lui dit sa mère, tu vas avoir froid, recouche-toi, mon ami, recouche-toi bien vite.

L'enfant obéit; mais relevant aussitôt sa petite tête intelligente :

— Maman, dit-il, le bon Noël est venu cette nuit; je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi.

— Hier soir, dit la jeune femme à son mari, ma lampe s'est éteinte, nous n'avons plus d'huile.

Je suis allée à la messe de minuit. En rentrant dans l'obscurité, j'ai oublié de mettre, dans leurs petits souliers, des noisettes et deux morceaux de sucre que j'ai mis en réserve pour cela, il y a plus d'un mois.

Jacques poussa un soupir.

— Les riches sont bien heureux, dit-il amèrement, de pouvoir faire selon leur cœur pour leurs enfants.

Ces paroles rappelèrent la jeune femme à la réalité cruelle et elle se retint pour ne pas pleurer.

Elle se leva.

— Maman, cria André, dis-moi donc tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

— Oui, oui, je vais te le dire.

Elle s'habilla très-vite et alla prendre sur un meuble sa pauvre réserve de sucre et de noisettes.

Elle était presque gaie. Ce rien

n'allait-il pas être la joie de ses enfants?

Comme elle se disposait à vider sa main dans les petits souliers, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue. Elle ne put retenir un cri de surprise. Elle courut vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Méchant, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons! Mon Dieu, comme ils vont être heureux!

— Voyons, calme-toi, fit Jacques; je ne te comprends pas, je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour nous donner du pain.

— Mais ces bonbons, Jacques, ces bonbons, d'où viennent-ils?

— Tu as mal vu.

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

de ce qu'il faut que je sache pour le ramener à sa mère. Pauvre femme ! comme elle doit souffrir en ce moment !... Et ne pas pouvoir aller lui dire : Ne pleurez plus madame, voici votre fils. Aussi je blâme les parents qui n'ont pas la précaution d'apprendre à leurs enfants, dès qu'ils commencent à bégayer quelques mots, le nom de la rue et le numéro de la maison qu'ils habitent. Voilà un enfant qui est certainement fort intelligent ; comment expliquer son ignorance à ce sujet ? J'en ai vu, des enfants d'ouvriers, âgés de moins de trois ans, qui savaient cela parfaitement. Mais la famille de celui-ci est riche, — tout en lui l'indique — on lui a donné une gouvernante pour le promener et l'accompagner partout, et, plein de confiance, on a négligé de lui apprendre ce qui pourrait en ce mo-

ment lui être si utile. Maintenant, que dois-je faire? Attendre. Sa mère fera des recherches et se servira, sûrement, de la grande publicité des journaux. Demain, je les lirai tous. »

Voyant qu'on ne s'occupait plus de lui, Gaston trouva sa position, sur les genoux du jeune homme, moins agréable. Il se débarrassa du bras qui l'entourait, glissa sur le parquet, puis, s'accrochant à l'habit de l'inconnu :

« Allons chez maman, lui dit-il.

— Nous irons, mon ami, demain, si tu es sage et si tu dors bien. »

Mais Gaston n'avait pas entendu passer la nuit dans une maison inconnue, ni coucher dans un lit qui n'était pas le sien. Quand on voulut le dévêtir, il se débattit, cria; ni raisonnements, ni promesses, ni prières, ne purent le calmer; il ne

cessa toute résistance que lorsqu'il eût épuisé ses forces.

Le sommeil ne tarda pas à fermer ses yeux, et il dormit tranquille jusqu'au matin.

En se réveillant, il regarda autour de lui comme surpris de ne point voir sa mère à son chevet. Pendant la nuit, des rêves bleus et roses avaient sans doute chassé de son souvenir ce qui lui était arrivé la veille. Mais en voyant autour de lui des objets que ses yeux n'étaient pas habitués à regarder, la mémoire lui revint. Pauvre Gaston ! lui toujours si joyeux, si rieur le matin dans les bras de sa mère, pour la première fois, peut-être, son réveil est suivi de larmes... On le consola, néanmoins, en lui promettant de le conduire chez lui dans la journée. D'ailleurs, enhardi par les douces paroles et les caresses de l'inconnu,

il s'empara de lui sans façon, et le força à partager ses jeux. Une partie de la journée s'écoula donc sans ennui pour Gaston; il appelait son protecteur : *Mon ami*, *mon bon ami*, et le tutoyait ainsi qu'une vieille connaissance.

Vers quatre heures, le jeune homme fit prendre les journaux du soir.

Le premier qu'il ouvrit lui donna ce qu'il cherchait à l'article : *Nouvelles diverses.*

« L'enfant porte le nom de Gaston, » disait l'avis rédigé par M. de Vandoise, puis venait son signalement; enfin ces mots terminaient : « Les personnes qui pourraient fournir quelques renseignements sur cet enfant, sont instamment priées de vouloir bien les communiquer, sans retard, à sa mère, madame de Gantrey, rue Caumartin, nº 5. »

« Madame de Gantrey ! » s'écria tout-à-coup le jeune homme.

Ce nom frappa l'oreille de l'enfant qui jouait avec des soldats de carton à l'autre bout du salon ; il se leva aussitôt, le regard brillant, et s'élança vers la porte en disant :

« Maman, maman !

— Nous allons la voir, mon ami, » reprit le jeune homme revenu de sa surprise et tout joyeux.

Quand l'inconnu, portant l'enfant, se présenta chez madame de Gantrey, les domestiques ne songèrent point à lui demander son nom pour l'annoncer ; toutes les portes s'ouvrirent devant lui, jusqu'à celle de la chambre où se tenait la jeune mère.

Madame de Gantrey poussa une exclamation de joie, bondit vers son fils, le pressa fiévreusement sur son cœur, et, pendant quelques secondes

on n'entendit plus qu'un bruit de baisers.

La jeune femme avait à peine entrevu celui qui lui ramenait son enfant; mais la première émotion passée, quand son regard s'arrêta sur l'étranger, elle devint rouge et s'approcha de lui toute confuse.

— Pardonnez-moi, monsieur, balbutia-t-elle; je vous dois beaucoup, mais la joie, le bonheur... je ne songeais pas à vous remercier.

— Je suis trop heureux moi-même de votre joie, madame, répondit le jeune homme, pour avoir remarqué autre chose.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? combien j'ai dû souffrir depuis hier, reprit madame de Gantrey en faisant signe au jeune homme de s'asseoir. C'est vous dire que je ressens vivement le bonheur que je vous dois en ce moment, et vous as-

surer que ma reconnaissance durera toujours. Maintenant, monsieur, puis-je vous demander comment vous avez retrouvé mon enfant ? »

Le jeune homme lui fit le récit détaillé de tout ce qui s'était passé entre lui et Gaston, depuis qu'il l'avait rencontré dans la rue, jusqu'au moment où un journal lui avait donné le nom de madame de Gantrey.

Pendant ce récit, la jeune femme interrompit plus d'une fois le conteur, pour le remercier vivement des soins qu'il avait donnés à son fils.

En achevant, le jeune homme se leva pour se retirer. Mais Gaston, qui comprit son intention, se plaça devant lui en disant :

« Je ne veux pas qu'il me quitte, mon bon ami. »

Puis s'adressant à sa mère :

« N'est-ce pas, maman, que mon ami restera toujours avec nous ? »

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

La jeune veuve, un peu embarrassée et rougissante, répondit :

« Monsieur a ses occupations, mon ami, nous ne pouvons exiger qu'il les néglige pour nous ; mais il voudra bien venir nous voir souvent, quelquefois...

— Je n'y manquerai pas, madame, reprit le jeune homme d'une voix légèrement émue. D'ailleurs, il me semble que je ne pourrais plus vivre, si de temps en temps je ne revoyais votre charmant enfant. »

Ce compliment, flatteur pour le cœur d'une mère, valut au jeune homme un sourire et un regard affectueux.

« Et, continua-t-il, si le désir qu'il vient de manifester... »

Il n'eut pas le temps d'achever; la porte s'ouvrit avec bruit et le colonel de Vandoise se précipita dans le petit salon.

« Il est donc retrouvé? s'écria-t-il. Je le savais bien, moi, qu'on le ramènerait. Maintenant, ma nièce, vous m'écouterez mieux, je l'espère, vous me croirez un peu plus, et cesserez peut-être de me donner toujours tort. »

Il fit un demi-tour et se trouva en face de l'étranger.

« Vous ici?

— C'est monsieur qui a recueilli Gaston chez lui et qui vient de me le ramener, dit madame de Gantrey.

— Lui, lui?... Mille bombes! exclama le colonel en riant; on a raison de dire que le hasard est un grand maître; les anciens qui en ont fait un dieu, n'étaient pas des sots. Ah! ma nièce, continua-t-il,

vous ne vouliez pas le voir... cependant... Que dites-vous de cela ? »

Et il se reprit à rire bruyamment.

Madame de Gantrey ne comprenant rien à la joie étrange du colonel, se tourna vers le jeune homme comme pour l'interroger.

« Je me nomme Alfred Vernon, lui dit-il.

— Le fils de mon viel ami le général Vernon, » ajouta M. de Vandoise.

M. Vernon fut retenu à dîner ; il ne quitta la maison de madame de Gantrey que fort tard dans la soirée.

Pendant un mois, ses amis le virent à peine ; il allait très souvent rue Caumartin, et bientôt fut célébré le mariage de madame de Gantrey avec M. Alfred Vernon.

LES

SOULIERS D'ENFANTS

I

La petite maison n'avait qu'une seule pièce, au rez-de-chaussée ; ses quatre murs lézardés soutenaient le toit de chaume qui abritait les pauvres gens contre la pluie, les vents, le froid et la neige.

A l'intérieur, tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles disloqués et vermoulus ont comme un air de gaieté.

Une jeune femme tricote active-

ment devant deux morceaux de bois mort qui se consument lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle, sur une vieille couverture de laine pliée en quatre, ses enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans ; le second n'a pas encore quinze mois. André amuse son petit frère ; il l'empêche de s'impatienter et de pleurer, pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier ; mais le tricot n'en va pas moins vite.

C'est une femme d'environ trente ans ; elle a dû être jolie, mais elle est pâle et amaigrie ; on voit qu'elle souffre. Par instant, deux larmes brillent dans ses yeux, s'échappent d'entre ses longs cils et tombent sur ses joues.

II

Tout-à-coup, sur ce tableau de famille la porte s'ouvrit et un des huissiers de la justice de paix du canton entra.

En le voyant, la jeune mère laissa tomber son ouvrage à ses pieds ; son visage devint plus pâle encore et elle se leva toute tremblante.

— Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, dit l'huissier, je viens vous demander si vous pouvez payer.

— Hélas ! monsieur, mon mari a cherché à emprunter, mais il n'a pu trouver un sou. Nous sommes trop misérables, on n'a pas confiance. Ainsi, c'est bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous.

— Je lui ai demandé de vous ac-

corder du temps. Il ne veut rien entendre. C'est aujourd'hui la veille de Noël; il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

— Nous ne la trouverons pas! s'écria la pauvre femme en pleurant. Quatre-vingts francs! Qui donc nous prêterait tant d'argent? Ah! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous.

— Je ne puis rien, ma chère dame, rien.

— M. Gorjut est donc bien dur?.. Nous chasser de sa maison, au milieu de l'hiver, vendre nos pauvres meubles!... Il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige? Nous ne lui avons jamais fait de mal, pourtant. Mon homme n'est pas un débauché, un coureur, un paresseux; c'est un bon père, un bon mari, un travailleur, vous le connaissez, M. Girardin. S'il n'a

pas payé, c'est qu'il a été malade pendant deux mois, M Gorjut le sait bien. Est-ce qu'on peut empêcher la maladie de venir ? Ah ! tenez, s'écria-t-elle avec désespoir, M. Gorjut est un méchant homme, il veut tuer mes enfants !

— Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion ; mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir, allez voir M. Gorjut. Peut-être se laissera-t-il attendrir.

— Est-ce qu'il voudra me recevoir ?

— Je l'espère. Je dois vous dire aussi que votre mari l'a rendu furieux en allant travailler chez d'autres au lieu de s'acquitter en faisant des journées pour lui.

— M. Gorjut est injuste, répliqua-t-elle vivement. Jacques n'a pas re-

fusé de travailler pour lui. S'il est allé chez les autres, c'est parce que M. Gorjut voulait lui retenir le prix de toutes ses journées.

Était-ce possible? Était-ce raisonnable? Calculez, M. Girardin : Jacques gagne 1 fr. 50 par jour; pour s'acquitter envers M. Gorjut, il lui faudrait bien tout près de deux mois, n'est-ce pas? Eh! bien, pendant ce temps-là, avec quoi mangerions-nous? Si, seulement, il nous laissait la moitié, quinze sous chaque jour, c'est peu, quand il faut tout acheter, mais on s'arrange, on se prive... Au lieu de ça, il veut tout garder. Est-ce juste, M. Girardin, est-ce juste?

— Je suis de votre avis, ma chère dame, ce n'est pas possible.

— Je suivrai votre conseil, M. Girardin, je vais aller voir M. Gorjut. »

L'huissier se retira.

— C'est vrai, dit-il.

— Jacques! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

— Mais oui, maman, cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du petit soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

— Jacques, de l'or! fit-elle. Regarde.

— De l'or! répéta le mari, qui croyait faire un beau rêve.

Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce de vingt francs avec les bonbons.

— Quatre-vingts francs! s'écria-t-elle, noús sommes sauvés!

Elle était comme folle. Elle courait au lit de son mari, à celui d'André, puis au berceau. Elle embrassait Jacques, elle embrassait ses

enfants, elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin elle devint plus calme; elle donna des bonbons à André, qui se mit à les croquer.

— Le bon Noël est bien gentil, dit tout-à-coup le petit garçon; je lui avais demandé de l'argent et il m'a aussi apporté des bonbons.

— André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu l'avais vu, le bon Noël?

— Oui, maman. Je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu, le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens, tout près de moi, il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

— Était-il vieux?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa figure?

— Si. Il avait la figure de mademoiselle Gorjut.

— Ah! je comprends! s'écria la jeune femme en levant ses bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la Charité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. Typ. de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

T

Y

E. RICHEBOURG



JANVIER